FRANCIS CARCO

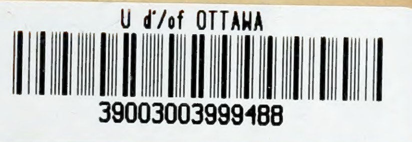
AU COIN DES RUES

CONTES

Édition définitive



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE



Quatrième édition

2-20-70

AU COIN DES RUES

DU MÊME AUTEUR :

Instincts, poèmes en prose.
La Bohème et mon cœur, poésies.
Chansons aigres-douces, poésies.
Petits airs, poésies.
Jésus la caille, roman.
Les Innocents, roman.
Scènes de la vie de Montmartre, roman.
Bob et Bobette s'amusent, roman.
L'Équipe, roman.
Maman Petit doigt, récit.
Rien qu'une femme, roman.


à mon cher
Carco
son dévoué
confrère
Max Jacob.

FRANCIS CARCO

AU COIN DES RUES

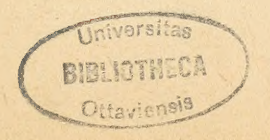
CONTES

Édition définitive



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXII



FERDINAND-LE-BRULEUR

Il n'y a pas que les flics, la nuit, qui se promènent et qui, comme des chiens, flairent l'ombre où toutes sortes de pistes mystérieuses tracent de confus hasards et se brouillent entre elles. Ferdinand-le-Brûleur, qui appelle ces messieurs des « chiens », se comprend et s'il pense à la meute qui l'a tant de fois traqué de rue en rue et jusque sur les toits, meute est un mot trop noble, à son avis, pour qu'il le prête aux flics... J'ai vu Ferdinand dans les bars. C'est un petit homme propre et bien vêtu, qu'il est facile de reconnaître,

quand il rit, à une dent cassée dont il bouche le trou noir dans les grandes occasions. Ferdinand n'a pas d'amis, ni de femme, et je ne l'ai jamais entendu parler que pour annoncer, d'une voix brève :

— Un picon !

Rue Saint-Grégoire-de-Tours, il vend discrètement aux filles, des chemises de soie, des bas fragiles, des bijoux, au prix de gros et les malheureuses qui lui achètent sa marchandise s'en parent, pour leurs amants, comme d'un butin honteux... Mais qui saura jamais comment Ferdinand-le-Brûleur s'arrange pour ne pas être pris ?

DEUX VIEUX

— Venez !... dit Veurrières.

Il me poussa hors de la salle et, maintenant, sous la pluie fine qui tombait en poussière, nous avancions. Il était horriblement gêné et je comprenais qu'il n'osât pas me parler le premier.

Le long des quais dormaient des remorqueurs, des barques, de lourds chalands. Des lumières orangées et blanches, vers la place Saint-Michel, tournaient, s'élevaient dans le ciel, à moitié mortes, et chaviraient. Plus de bruits. Un calme immense endormait la ville et le vent

tirait des arbres sans feuilles une plainte aiguë.

Nous nous arrêtâmes... Je jouissais de son extrême confusion. Mais...

— Vous ne pensiez pas me rencontrer, ce soir ? commença-t-il.

Je répondis :

— Laissons cela. Vous êtes libre d'agir à votre guise et je ne me...

— Pourtant ?

...Jamais il ne me parut plus pitoyable, avec son ventre, son dos, sa bonne figure... Et c'était ce gros homme que j'avais surpris tout à l'heure dans un bar, acoquiné, bavard, ridicule et fardé !... J'en aurais ri, quand il me prévint durement :

— C'est ça, vous pouvez rire.

— Je n'en ai pas du tout l'intention, lui répliquai-je assez vivement. Et j'ajoutai :

— Pourquoi voudriez-vous me voir rire ?

Il ne souffla mot et nous continuâmes ensemble, du même pas.

Veurrières habitait avec moi, rue Monge, un modeste appartement où nous pouvions rester indépendants et nous tenir aussi bien compagnie lorsque, pour une raison quelconque, nous ne nous sentions pas disposés à sortir. C'était un excellent garçon que la vie avait éprouvé mais dont la physionomie respirait encore je ne sais quelle jeunesse mélancolique ni quel air décevant de mystère. Il y avait toujours eu dans son attitude un mystère flottant, un mystère indéfinissable et qui lui semblait naturel. Il n'en tirait aucune vanité et personne, jamais, n'avait pu dire : — « Tiens ! tiens ! Veurrières », — avec cette nuance de surprise ou de rail-

lerie secrète dont nous ne sommes pas toujours maîtres. Très vite, il avait « claqué » sa petite fortune entre le baccara, Montmartre et les boîtes du Quartier. Puis il disparut et, lorsque après de longues années je le retrouvai par hasard, dans un bouillon du voisinage du Louvre, j'étais privé comme lui de tout argent et contraint de gagner péniblement ma vie.

Il travaillait aussi. Un oncle l'ayant, autrefois, placé dans une banque, il y avait eu de l'avancement jusqu'à l'emploi de commis principal, qu'il occupait alors et dont il me fit comprendre, d'un cœur blasé, les avantages. Entre nous, un moment, s'élevait l'amertume qui suit de pareilles confidences... et nous nous étions mis l'un et l'autre à parler d'autre chose.

Nous nous revîmes à quelques jours de là. Nous nous revîmes souvent. Je met-

tais, dans mon amitié pour Veurrières, tout ce qu'un cœur trop endurci peut encore livrer de soi sans en souffrir... Il paraissait, de son côté, trouver à nos rencontres un charme inattendu. Il avait beaucoup vieilli ; je n'étais plus jeune. Dans le café paisible, autour de nous, les habitués poussaient les pions sur le damier, jouaient aux cartes ou, solitaires, accompagnaient d'un lent cigare consolateur la lecture du *Temps*. Ainsi l'habitude s'établit sur de menus faits. Elle séduit, elle retient... Je ne savais plus me passer de Veurrières.

Or nous arrivions place Maubert dont les pavés mouillés brillaient confusément et, des deux côtés, le boulevard Saint-Germain se perdait dans la perspective

incertaine et tâtonnante de la nuit. Un singulier malaise me gagna. J'avais honte de ma lamentable découverte, honte de moi-même, honte de cet homme qui se taisait et qui m'inspirait une inutile et dégoûtante pitié. Il marchait un peu en avant. Il levait la tête, mais — sous son illusoire crânerie — je ne doutais pas qu'il ne fût écœuré comme je l'étais moi-même.

— Ne rentrons pas, voulez-vous... me demanda-t-il quand nous nous arrêtâmes devant notre porte.

J'aurais voulu... Je ne sais pas ce que j'aurais voulu, mais il m'entraîna. Son air n'était plus le même. Il redevenait la ganache adulée du bar où je l'avais surpris, et je me mis à rire, alors, en le saisissant par un bras et en l'appelant doucement :

— Mon ami... mon vieux... mon pauvre ami !

Il ne comprit pas et, sous la pluie qui ne tombait plus que par intervalles, il me raconta son histoire.

Oh ! cette histoire... A travers les rues désertes, par cette nuit brumeuse de février, dans un Paris endormi derrière les persiennes de chaque fenêtre, dans le vent qui siffle aux carrefours, j'allais, j'écoutais parler un homme que son passé d'un seul coup accablait. Et, l'écoutant, je marchais derrière lui, comme son ombre... Et je me trouvais si loin de lui !

Véritablement, ce n'est point par pitié que j'accompagnais Veurrières. Je n'avais plus honte. J'étais comme une bête fourbue qu'on écarte du gîte... Je regrettais mon gîte... Je pensais à demain, aux jours qui viendraient, et je me le reprochais au même instant, au lieu de consoler ce malheureux, et d'avoir la paix.

Mais il s'arrêta soudain et me demanda :

— Ça vous embête, hein, mon histoire ?...

— Oui, Veurrières, ça m'embête.

Le regard qu'il leva sur moi m'exaspéra. Je répétai durement :

— Ça m'embête...

Et ce fut mon tour.

— Mais, regardez-moi bien dans les yeux... Votre histoire ne prouve rien. Vous êtes fini, Veurrières, et vous m'avez avoué qu'au lycée, vos camarades... Ah ! non ! Mais pas de vice : une nature ! Ce n'est pas fort... Le petit ami... quoi ? Le grand ? C'est ça, le grand ami ; pas beau, brusque, avec ses mains... son souffle... On ne choisit pas... Puis, après le lycée, ça dure toujours... Vous passez deux années ensemble... Il se marie. Vous vous quittez. Fini ! Oh ! C'est bien fini ! Vous le pensez. Vous vieillissez. Lui aussi. Mais il vous écrit. Il a trois enfants... en

province et il vous rejoint. Et... il vous reprend et, encore, vous oubliez tout : l'âge, l'énormité de cette parodie. Vous êtes deux vrais camarades... et vos complaisances, hélas ! A chaque voyage qu'il fait à Paris, c'est la même affaire entre vous... N'est-ce pas ? Vous êtes libre... Vous avez besoin d'affection. Ensemble, vous parlez du passé, dans sa chambre, comme il le fait là-bas avec sa femme, en enlevant ses bretelles... Il vous parle d'elle, comme il lui parle de vous. Il ne sait pas, mon Dieu ! Vous n'avez pas de vice. Enfin quand il habite sa sous-préfecture...

D'un geste, j'écartai de moi ces turpitudes.

— Dites-moi, Veurrières ?...

Veurrières baissait la tête. Il marchait en tirant son parapluie derrière lui. Le matin, vaguement, allait naître. Le ciel

verdissait. Il faisait froid et longtemps encore je parlais à cet homme et je cherchais à lui faire mal. Il me suivait maintenant. Son parapluie, qu'il tirait toujours à la remorque, grinçait sur le trottoir. Les gens qui nous croisaient se retournaient. Le petit jour luisait en haut des toits.

Et, Veurrières me demanda, craintivement :

— Mais vous croyez qu'il aime sa femme ?...

L'INCONNUE

à André Salmon.

En contre-bas des loges et des promenoirs, un immense parquet luisant et glissant attendait les danseuses qu'on pouvait choisir ensuite pour la nuit. C'était des femmes mal habillées, fardées et point trop jeunes. Mais elles portaient dans tous leurs mouvements une liberté si grande et si ferme qu'un désir étrange vous faisait éclater le cœur.

Je m'arrêtai pour mieux les voir. Elles encombraient le bar : une vingtaine au plus. Quelques-unes, fluettes, dévisa-

geaient avec ennui des femmes inconnues, d'autres regardaient les hommes sans distinction d'âge ni de costume. Elles absorbaient des cocktails à l'éther et d'inqualifiables boissons glacées et parfumées à la rose, au musc, au benjoin, à la verveine.

Une seule, assise à l'écart, vidait mélancolique un litre de vin. Elle était coiffée bizarrement d'un petit chapeau de voyage. Ses mains, couvertes de bagues fausses, n'étaient ni belles, ni bien entretenues; mais son regard, posé distraitement sur moi, m'emplit d'une maladive angoisse.

Je dus m'asseoir à côté d'elle. Silencieusement, tandis qu'éclataient les cuivres de l'orchestre, je saisis le bras qu'elle sut offrir. La chair tendait l'étoffe, une chair que je devinais blanche et froide comme la neige et qui me chauffa jusqu'aux moelles.

Elle n'était pas danseuse. Pourtant, à un geste qu'elle fit, je vis qu'elle portait un maillot sur le corps.

Alors je la suppliai de vouloir bien enlever sa robe qui la gênait. Elle obéit, puis s'en alla, toujours très indifférente, dans sa nudité de cirque et de music-hall, à travers le promenoir encombré, sans que personne s'en étonnât.

NUITS DE PARIS

A la tombée du jour, j'imagine, dans un hôtel meublé, le décor triste et sale où s'éveillent des hommes seuls, de vieilles femmes et des couples puissamment enchaînés. Si c'est dans une chambre de Montmartre, le réveille-matin déclanche sa sonnerie baroque. Ailleurs, un coup discret d'aminche contre le mur tire du sommeil Julot qu'ont poétisé les romances. Moment affreux ! Julot bâille et Mélie, dans un autre lit, considère à son doigt malpropre la bague d'argent qu'elle a « fauchée » et qu'elle met pour dormir.

Bob et Gina s'embrassent à contre-cœur. En bas, les commerçants ferment leurs boutiques et la pluie fade des nuits d'automne couvre la ville d'éclairs béants sur le zinc des toitures et l'asphalte des trottoirs. Il faut attacher hier à aujourd'hui. Quelle existence pour une fille qui sait que le mercredi les « bourres » la mènent au poste afin d'avoir l'air de ne pas voler leur pain ! Elle se lève et se vêt en silence.

Or, déjà, dans la rue, à la lumière du gaz, Lucette, qui a gagné la thune, va boire et des hommes, dont elle méprise les mœurs, l'admirent. Voici Léa, Dédé le Déserteur, Mes Fesses et Coco la coquine. Les autres vont descendre. Fernandez, le bistro, que Lucette a sauvé sans le vouloir, prend son jus au comptoir et commence sa journée.

Nuits de Paris, quels gens changent sans bruit de quartier et, méfiants, s'ob-

servent pour ne pas se trahir ! L'odeur des imperméables mouillés et des cheveux que le fer du coiffeur a roussis, se mêle au goût fort de l'alcool. Quelquefois un phono chante d'une voix démesurée des refrains de caf'conc' dont la vogue est finie. Pourquoi cette musique ? Les hommes contemplent le pavillon géant de l'appareil, les filles regardent dehors et, quand elles sortent du bar, l'humide fraîcheur de la rue glisse sous les jambes un brusque courant d'air.

NOUS VOULONS VOIR DES PAUVRES

— C'est une histoire et c'est pas une histoire, me dit Tirelire qui vit aux Halles de la candeur des promeneurs nocturnes et du désir qu'ont de visiter les bas-fonds certains amateurs en bordée... Mais vous connaissez le bar des Trois-Boules ? Bon, j'y étais l'autre soir, passé l'heure, avec des types pleins aux as et j'leur y espliquais les combines des copains quand un des types me demande : « Et les pauvres ? y en a-t-il encore quelques-uns par ici ?

— Quels pauvres ?

— Nous voulons voir les pauvres, qu'il insiste.

Quelle averse ! Moi, savez-vous, ça m'en a coupé mes effets. Venir voir les purées, histoire de rire, dans des autos avec des femmes et avec des bijoux... non, c'est à vous dégoûter du boulot. Enfin, j'm'ai fait une raison et pisque les clients qu'étaient là, ça devait être des nouveaux riches, j'leur y ai répondu :

— Ça va. J'vas vous les montrer... seul'ment j'vous avertis, c'est trente balles de plus.

Ils ont payé, me confia Tirelire, en tirant avec assurance de la coiffe de sa casquette un magnifique cigare... et nous v'la dehors, le long des d'vantures où des vieillesses roupillaient entre les paniers vides, sur l'trottoir, sans s'occuper d'la pluie. Mes nouveaux riches y r'gardaient ça. Leurs femmes s'poussaient pour pas

en perdre un coup d'œil. Oh ! là, là... moi, j'racontais mon boniment. Puis on est allé à la corde, chez Antoine... Puis chez la mère Marmite qui vend d'la soupe, puis sur les bancs du Sébasto... quoi, partout. Des fois on s'faisait arranger poliment par des gars que l'air ahuri d'mes clients rendait comme fous. Vous parlez de c'qu'ils nous envoyaient, mais plus qu'ils s'faisaient insulter, eux autres, plus qu'ils paraissaient contents. Dame ! chacun ses goûts, s'pas ? Au moins, c'était pas du chiqué...

J'écoutais Tirelire. Je le regardais : il parlait, en fumant son cigare et, dans ce petit bar de la rue Montmartre où nous nous étions installés devant un morne alcool de fantaisie, je reconstituais la scène qu'il décrivait et j'en imaginais les désolantes péripéties.

— Dites donc, m'sieur Francis, dit Tire-

lire après un moment de silence... Croyez-vous qu'c'est rigolo tout de même des gens pareils.

Il eut un geste de souverain mépris, secoua la cendre de son cigare, vida son verre puis, comme sa montre-bracelet lui rappelait l'heure qu'il était, toucha d'un doigt le bord de sa casquette, me serra la main et se rendit à de très vagues occupations.

Je sortis à sa suite. Les Halles, l'après-midi, sont à peu près désertes, mais quel navrant spectacle on y rencontre près des tas pourrissants d'ordure où de vieilles femmes tâchent encore à découvrir de quoi nourrir leur faim. Elles vont d'un tas à l'autre, le fouillent, l'explorent, et les gentlemen miteux qui, comme elles, font la chasse aux plus étranges repas y prostituent jusqu'à la dignité de leurs guenilles. Je regardais ces pauvres gens.

Devant moi, titubant de fatigue, une malheureuse marchait. Elle cachait sous sa robe un infâme détritus et, tirant la jambe, se hâtait de gagner un endroit paisible où personne ne lui disputerait une part de son abominable festin.

La femme traversa les Halles. Je l'observais. Elle s'écartait de ses semblables et, décente malgré sa misère burlesque, jetait parfois un regard farouche à qui semblait vouloir s'occuper d'elle. Je lui vis prendre la rue Berger. Mais il y avait encore là sans doute trop de monde pour elle car, s'étant arrêtée, elle repartit de son pas de pauvresse, tourna l'angle d'une nouvelle rue et gagna les quais.

Les quais étaient inondés de soleil. Les feuilles des platanes qu'une brise aimable parcourait de frissons se détachaient gaiement sur la lumière. Il faisait bon. L'eau de la Seine avait parfois un miroi-

tement clair. Les glaces des boutiques, les cuivres, les carrosseries des voitures brillaient et, bordant les maisons, des volières pleines d'oiseaux pépiaient, sans souci du fracas des autos et du roulement affairé des trams et des camions.

La pauvresse, que je n'avais point quittée des yeux, sortit au grand jour le morceau de pain qu'elle cachait sous sa robe. J'éprouvais comme une gêne subite. Autour de moi les passants regardaient cette femme qui mangeait ; ils la croisaient ou la dépassaient sans étonnement ni pitié. La malheureuse allait toujours. Parfois, tout en dévorant l'espèce de boue qu'était ce morceau de pain qu'elle avait dû ramasser dans un ruisseau, je la voyais s'arrêter devant les volières, admirer les oiseaux, prendre plaisir à les entendre. Puis, elle allait plus loin encore avec son vieux jupon, ses savates et son morceau

de pain. Des gens la heurtaient en passant. Elle n'y prenait pas garde, tout à sa joie de manger librement sous les feuilles, près des petites prisons d'où s'échappaient des cris et des roulades, au bon soleil qui réchauffait son innocente misère.

Enfin la malheureuse s'arrêta tout à fait et, penchée sur une cage où était enfermé un jeune chien qui jappait et pleurait, je la vis s'approcher davantage et, durant une minute, caresser doucement la bête qui se plaignait. Ce fut alors très simple. La pauvresse s'assit par terre, près de la cage. Elle regarda le chien, puis, lui tendant une bouchée de pain, partagea sans un mot avec lui jusqu'aux dernières miettes de son repas.

Des gens maintenant faisaient cercle autour d'elle et s'attendrissaient, mais la pauvresse ne s'en occupait pas, et lorsqu'elle eut encore une fois passé la main

entre les barreaux de la cage et flatté le chien qui la remerciait en aboyant à petits coups, elle reprit son chemin, tête basse, sur le trottoir où bientôt je ne la distinguai plus entre les passants.

DÉTOUR

à Robert de la Vaissière.

A quatre heures, le jour sombre que reflétaient les glaces s'éteignait. On allumait le gaz et les filles coiffées et maquillées attendaient « l'homme aux verres ».

Il arrivait toujours sur la tombée de la nuit, dans sa houppelande et chaussé de feutre. Il s'asseyait. On ne le servait pas. Les filles le regardaient avec une extrême répulsion. Il fallait les forcer à s'offrir. Alors elles se mettaient en cercle autour de lui ; lentement, elles ouvraient leurs peignoirs. Il choisissait. Ensuite chacune

se retirait et le silence de la rue déserte envahissait le bar.

Ce bar m'attira. J'en aimais la façade ravagée, l'oblong vitrage dépoli, la lanterne bleue et, dominant, les hautes persiennes éternellement closes, les persiennes vertes et mortes...

Dans ce quartier proche de la Seine, les sirènes sifflaient et criaient sous un ciel de brumes et c'était, le soir venu, par un dédale de ruelles étranglées, des lumières basses éclairant de sordides intérieurs. Quelques passants hâtaient le pas. De très vieilles femmes vous attiraient vers des impasses et quand, à la lueur d'un réverbère, un visage sortait de l'ombre, on en éprouvait un malaise indéfinissable où l'horreur et le plaisir se partageaient.

J'éprouvai cette angoisse cruelle, ce plaisir. J'allai, frôlant les devantures fer-

mées, de grands porches obscurs et béants, de crapuleux débits. Mais on ne m'arrêtait pas. J'aurais voulu... Mais aurais-je résisté ?... Pour moi, les façades brouillées s'effondraient. J'allais, faisant le va-et-vient devant des hôtels vagues, et j'espérais du hasard qu'il m'aurait en pitié.

C'est alors que les déconcertantes persiennes m'accrochèrent au passage et que la lanterne bleue, l'oblong vitrage dépoli, la façade ravagée me décidèrent à pousser l'étroite porte du bar et à pénétrer...

LA LUMIÈRE NOIRE

— Si vous le permettez, commença Charley — tandis que Bernard, le gros barman du *Javanais*, nous poussait sous le nez un quatrième cherry-gobler, — je vous tairai le nom du pays où l'histoire que je vais vous conter s'est passée. Un sacré patelin, en tout cas ! avec un jardin public, aveuglant de lumière, deux ratodromes et quelque cinquante petits cafés où les sous-offs du bataillon de la Coloniale qui occupait le secteur, buvaient l'absinthe et prenaient le cafard à la seule lecture des journaux illustrés... Ne

cherchez pas à m'en faire dire plus que je ne veux... Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Imaginez plutôt les maisons basses des Européens, le quartier indigène, l'eau croupie d'une mare peu profonde et, tout de suite, après la dernière maison sur la route de V., les sables, l'inconnu. Cette dernière maison était une épicerie à deux étages, construite en briques, avec une façade crépie à la chaux, un toit rouge, des volets verts et, dominant la porte, en capitales noires, ce simple mot et ces deux chiffres : *Succursale* 43.

Charley prit un temps.

— Avez-vous jamais remarqué, me demanda-t-il, à la limite de certains faubourgs, ces sortes de magasins où les lacets pendent contre la vitre, avec des tricots à raies bleues, des espadrilles, des courroies, des bretelles ? On y trouve

mille objets et la sonnette, quand la porte s'ouvre, y a partout le même son.

Pour moi, pareilles boutiques avec leur aspect de bazar pauvre, leurs odeurs de pétrole et de salaison, m'ont toujours plus gorgé de spleen que tous les « illustrés » du monde... Ceci dit, revenons-en à notre histoire.

— Mais que pouviez-vous faire dans ce pays, Charley ?

Charley eut un geste vague. Il me regarda, sourit légèrement et, sans répondre à ma question, poursuivit :

— J'avais cinq jours à y rester... dans ce pays, mon vieux. Cinq jours et une chaleur !... à crever. La seule distraction, à part l'absinthe et les deux ratodromes bondés de nègres, consistait chaque soir à prendre la route de V. jusqu'à la Succursale 43, pour contempler les sables sur lesquels, au loin, se levait une lune jaune

et fiévreuse. On constatait que tout était en ordre et l'on rentrait. Mais la satanée baraque complétait si bien le tableau que, devant ses volets fermés, ses volets tranchant cruellement sur le badigeon de la façade, j'éprouvais un singulier malaise. Pensez donc... d'un côté les sables et, de l'autre, ce cube banal, clos de partout, dans un air étouffant et sous une lune qui paraissait hisser sur nos têtes le hideux pavillon des maladies contagieuses... Qu'auriez-vous fait ? Partir avant la caravane qui devait me transporter à V. ? Quelle folie ! J'avais passé les deux premiers jours de mon mieux, quand j'appris d'un indigène que la fameuse Succursale était tenue par un Européen que l'on appelait le Chinois. De fait, cet homme était d'une belle couleur. Il était sec. Il était petit, rabougri, méfiant, ne sortait jamais, et sa chétive personne n'avait plus rien

qui pût le rapprocher d'un homme de notre race. Toutefois ce surnom de Chinois n'avait pas cours dans sa boutique où les clients lui donnaient du M. Victor, à tout propos, sans qu'il y fît même attention.

— Mon vieux, continua Charley après avoir vidé d'un trait son gobler, le quatrième jour... vous n'avez pas idée !... il me tomba du ciel un camarade, que je n'ai jamais plus revu, du reste... Mais un de ces types qui savent tout, connaissent le patelin comme leur poche et peuvent vous dire le prix de l'absinthe à Dakar, à Port-Saïd, à Sydney, à San-Francisco et tant d'autres choses qui ont leur utilité sur le globe quand il vous prend envie de le visiter. Cet être-là m'arrivait du Sud sans plus de mystère et je pense qu'il devait se nommer Latapie ou Durand et, qu'est-ce que vous voulez ? je ne vous

parle pas d'hier... ce Latapie, mettons plutôt Durand, avait tout fait, tout entrepris et en fin de cause tout raté dans la vie. Il me l'apprit en me montrant ses armes, le jour même ; puis, comme il ralliait le pays où je me trouvais pour emprunter la caravane de V., il ne me lâcha plus d'une semelle et me mena voir les deux ratodromes où les nègres s'offraient un spectacle bien parisien. Quand je dis parisien... se reprit le conteur, — je veux dire... Mais ce bougre de Latapie (pardon, de Durand), ne trouvant pas assez « sport » la tuerie des affreux petits animaux, livrés aux chiens « tant que ça peut », me poussa bientôt dehors et, comme s'il n'avait fait que ça toute la vie, me conduisit aux sables afin d'y prendre l'air.

— Ah ! fis-je, interrompant Charley, et pensant lui couper un effet. vous au-

riez dû l'annoncer plus vite que votre Durand, qui connaissait les sables, devait aussi connaître le Chinois.

— Justement, mais, lui, mon vieux, le tutoyait... Bien plus, quand nous fûmes entrés chez Victor, le sans gêne de Durand, pour parler vulgairement, m'assit et je tombai littéralement par terre sur une natte auprès d'une petite lampe...

— Oui ?

— Oui. Durand, déjà, s'était étendu sur une autre natte et Victor, qui ne paraissait pas goûter la plaisanterie, bougonnait. — Amène une natte pour toi, lui proposa Durand. Il y eut une minute d'hésitation. — Non, répondit Victor... Durand s'était retourné. — Où est la drogue ? demanda-t-il... Nous dûmes jeter au Chinois quelques pièces qu'il ramassa, puis il se traîna jusqu'à la lampe, déposa près d'elle une sorte de pot grossier aux

trois quarts plein d'opium. Par-dessus la lumière, la face du Chinois n'était pas belle à voir... Mais, m'avoua Charley à voix basse, ce n'était pas pour elle, n'est-ce pas ? que nous nous serions gênés, car si je n'en étais pas alors au point où j'en suis arrivé depuis quelques années, je ne crachais pas dessus comme on dit, et Durand, de son côté, s'en serait bien gardé. D'ailleurs tout s'arrangea parfaitement. Victor, que nous avions dérangé dans sa secrète délectation, nous prépara des pipes et, nous les passant à tour de rôle, nous fumâmes bientôt le plus commodément du monde, tandis que *la* 43 complètement close semblait avancer dans les sables, si loin qu'il n'est pas de mots pour l'exprimer.

Charley parut se recueillir.

— J'étais couché sur le côté, débita-t-il ensuite, avec l'application qu'il appor-

tait chaque fois à ses récits d'opium, et quand je posais ma pipe près de moi pour retenir mon souffle, je voyais Durand qui attendait que Victor lui passât la sienne. Un silence étonnant nous entourait. Durand devait être un fumeur endurci. Je le regardais sans penser à rien et je regardais aussi, sur le mur, son ombre qui se déplaçait avec une lenteur compacte et mesurée, à chacun de ses mouvements. Il n'y avait rien sur le mur. Il était blanc, comme le plafond, blanc et nu et Victor qui devait se pencher pour attraper la pipe que nous déposions, l'un après l'autre. sur notre natte, avançait sur cet espace vide son visage où il n'y avait rien non plus, sinon deux yeux qui semblaient morts et une espèce de sourire figé... Pourquoi fallut-il que Durand, au moment où je m'y attendais le moins, engageât Victor à fumer ? Il est ainsi des décisions

qui nous échappent. D'ailleurs, j'avais « mon plein », et que Victor fumât ou non, je n'y voyais pas d'autre empêchement. Je sombrai dans un immense repos ; et tandis que mon compagnon, les yeux grands ouverts sur la lampe, la fixait d'un regard étrange, je ne fus plus bientôt à ses côtés qu'une présence dépouillée de tout sauf d'elle-même et perdue en elle-même... Combien de temps dura mon « kief » ? Je n'ai pas cherché à le savoir. Ce que je sais est que j'en fus tiré, par de confus gémissements, de brèves paroles précises jusqu'à l'horreur, des silences qui préparaient d'autres paroles et les aveux d'un homme qui rêve.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

La voix de Durand (je reconnus la voix de Durand, mais sans que cela m'aidât à rien reconnaître d'autre) me répondit.

— Chut !... fit-elle, et cette voix or-

donna, tandis que je reprenais peu à peu mes esprits :

— Veux-tu parler ? Victor !...

— Quoi ? dis-je sans rien comprendre.

— C'est bon !

Durand me réveilla.

— Vous tairez-vous ? prononça-t-il si près de mon visage que ses paroles semblèrent me toucher.

Je revis la lampe, nos deux nattes, les murs... (on étouffait là dedans !...) et Victor, le Chinois, écroulé de l'autre côté de la lampe, sur le plancher. Je me hissai lentement sur les deux mains, m'assis, regardai... puis, sans un mot, tandis que Victor, dominé par mon compagnon, balbutiait une phrase inintelligible, m'allongeai de nouveau avec mille précautions et écoutai de tout mon être.

— Je m'appelle Blain, disait le Chinois. Je suis né, rue Haxo, dans le XXe,

J'ai fait mon temps d'active dans les marsouins, à Toulon, d'où l'on m'expédia au Tonkin. J'en suis revenu comme les autres, après la campagne, dégoûté du métier et de tout le reste, et alors j'ai connu *la* Marie, et alors, j'ai mal tourné. C'est depuis que j'ai connu *la* Marie que j'ai mal tourné. Je ne voulais plus travailler. J'allais dans les bars et dans les bals avec des copains qui ne travaillaient pas non plus.

— Quels copains ? demanda Durand.

— Des copains... répondit l'autre. Il soupira. C'est avec eux que j'ai commencé à changer ma vie. Je dormais le jour, chez nous... La nuit, on s'occupait avec les copains... Il fallait bien avoir de l'argent. Cet argent, je le prenais d'abord dans les rues à des hommes saouls. Pis on a fait un coup dans un tabac de la rive gauche. Les copains m'apprenaient à me servir tout seul et c'est tout seul, après

que les plus forts de la bande ont été arrêtés, que j'ai continué à m'faire des rentes. L'hiver, j'allais dans les villas des environs de Paris. J'habitais l'hôtel avec *la* Marie. C'est *la* Marie qui vendait l'argenterie que je rapportais, à des types qu'elle connaissait. J'ai jamais connu ces gens-là... mais j'rapportais aussi des fois du linge fin que *la* Marie mettait. C'est comme cela qu'elle est devenue une femme bien et qu'elle m'a quitté. J'l'ai cherchée partout ; j'en oubliais l'métier... J'avais plus le sou et à l'hôtel j'payais pas. A la fin, le patron m'a mis dehors. Alors, j'suis été chez nous demander qu'on me donne de l'argent... On voulait pas. J'en ai pris... pis je suis revenu et ma vieille a f'sait des difficultés pour me donner de quoi pas crever de faim. Elle voulait rien savoir, ma vieille, ni mon frangin qu'était boulanger.

— Alors ? questionna la voix sèche de Durand.

Par terre, Victor se débattit une minute et, quand il fut retombé de nouveau au pouvoir de mon compagnon, j'entendis celui-ci répéter de la même voix :

— Alors ?

— C'est ma vieille que j'ai tuée la première, murmura lentement Victor... elle était montée dans sa chambre et je l'ai jetée contre la commode avant de la frapper avec une petite hache que j'portais toujours suspendue à une ficelle sous mes habits. J'voulais pas la tuer... mais... et mon frangin non plus. Y a que quand il est rentré, j'avais pas fini de fouiller les meubles, je l'ai attaqué par derrière et il est tombé sans crier. Après je suis allé boire et je pouvais pas m'empêcher de raconter ce qui venait d'arriver. Les agents ont venu... j'ai été condamné...

Est-ce que j'sais pourquoi on m'a pas condamné à mort ? Non. Ils m'ont mis à la Nouvelle, à travailler dans les terrains avec ceux qui ne devaient plus sortir de l'Ile. C'est à l'Ile-Nou qu'ils m'ont mis. J'peux plus rien me rappeler comment on était, à part qu'on portait des chaînes aux pieds et que...

— Durand ! appelai-je, sans faire d'ailleurs un mouvement. Durand ! qu'est-ce que toute cette histoire ? Je voudrais m'en aller.

Or Durand ne m'entendait pas. Il s'était agenouillé devant la lampe et cherchait, derrière elle, à provoquer chez le Chinois de nouveaux aveux.

— Je vous en prie, criai-je assez haut pour détourner son attention. Partons !

— Non, me répondit-il... Il faut qu'il parle, qu'il parle encore... Victor !

Mais Victor, par ma faute sans doute

et sans que je l'eusse peut-être souhaité en ce moment, sortit du rêve où il était, bâilla, étendit les mains autour de lui et, se mettant sur son séant, s'approcha de la lampe et nous reconnut.

Je m'étais retourné.

— Eh ! bien, dit Durand, ça va mieux?

Victor se tut.

— Qu'est-ce que vous racontiez donc tout à l'heure ? crus-je bon d'ajouter. Je n'y ai rien compris.

— Moi ?

— Vous.

— Pas drôle, ajouta Durand.

J'observais Victor. Il sc passa sur le visage une main lourde et crispée, sourit machinalement d'un air étrange puis, d'un geste tout automatique, fit mine de ramasser sa pipe.

Je me levai.

— Vous ne venez pas ? proposai-je à mon camarade...

... Mon vieux, acheva Charley qui ne me dit pas si Durand l'avait suivi ce soir-là, vous penserez ce que vous voudrez de mon histoire. Je gagnai l'hôtel au petit jour et, quelque dix ou douze heures plus tard, la caravane partant pour V., Durand, qui faisait route à mon côté, ne parlait pas. Enfin quand nous passâmes, balancés au pas égal de nos montures, devant la Succursale 43, où le Chinois vendait sa camelote, nous détournâmes tous deux la tête en même temps et quand, beaucoup plus tard, nos regards se croisèrent, nous y lûmes l'un et l'autre la promesse que nous nous étions faite d'oublier l'aventure de la nuit et de laisser à tout jamais son souvenir se perdre avec le temps.

LA MARCHANDE DE FLEURS

à G.-J. Daragnès.

— Dites, Monsieur... eh ! dites... achetez-moi des fleurs, s'il vous plaît ?

L'homme s'arrêta et, regardant la petite marchande qui avait passé la nuit sur un banc, il demanda :

— Quelles fleurs ?

— Oh ! fit la malheureuse en sortant de son corsage frippé deux méchants bouquets de violettes... elles sont comme moi, mes fleurs...Elles sont rien fatiguées...

— Oui.

— Surtout que j'les ai depuis hier matin.

Le jour blême se levait et le boulevard de Clichy qu'emplissait une lumière bleue d'hiver se perdait dans le brouillard. L'homme plongea sa main droite dans la poche de son pardessus et, la retirant pleine de menue monnaie, il tendit à la petite fille qui l'avait abordé une pièce blanche.

— Lequel voulez-vous ? proposait aussitôt la marchande.

— Non, rien... c'est pour toi.

— Merci, M'sieur, répondit-elle.

En quête d'un taxi, l'homme s'éloigna et la petite fille le suivit de loin en traînant sur le trottoir ses pieds lourds qu'elle ne parvenait pas à réchauffer. C'était une enfant de douze ans. Ses cheveux blonds étaient frisés et coiffés sur le front à la façon des filles publiques, et sa jupe de laine, lui arrivant à peine au-dessus des genoux, découvrait des jambes maigres

que des bas noirs moulaient avec une sorte de charme canaille.

— Monsieur ! appela la petite.

Elle se hâta. L'homme qui s'était retourné, attendit qu'elle l'eût rejoint et il interrogea à voix basse :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Est-ce pas, commença-t-elle timidement, ici vous trouverez pas de voiture. Alors, ça vous ennuyerait-il de venir dans un bar ?

— Dans un bar ?

— Oui. Y en a qu'est ouverts maintenant. Vous n'voulez pas m'offrir un café, en attendant vot'voiture ?

Elle eut un sourire dur et triste et, de la main, elle caressa ses fleurs sans ajouter un mot.

— Allons ! conclut l'homme.

Ils gagnèrent un débit où le garçon mal réveillé fourbissait le comptoir.

— Deux cafés crème, annonça la marchande.

Puis, levant sur son compagnon des yeux bleus et malades, elle murmura :

— Fait froid dehors, à passer les nuits, comme que je fais, vous pouvez l'croire. Heureusement qu'des messieurs, des fois, m'emmènent... l'matin... ou bien à la sortie des cinés...

— Ah !

— Ça s'trouve, assura la fillette.

L'homme gêné regardait la rue que la lumière du jour salissait d'un éclat terne comme l'étain du zinc où il se tenait accoudé.

— Des messieurs, répéta-t-il bizarrement.

— Dame ! expliqua la marchande. Si qu'ça leur plaît. J'leur offre mes fleurs et ils m'causent. Moi, après tout, c'est mon méquier d'attendre qu'ils m'causent.

Mais aussi, y en a d'ceux qu'osent pas...

— Pourquoi donc ?

— A cause, prononça-t-elle en cherchant à créer un malaise où elle était experte.

— Je... dit l'homme... je ne...

La petite retrouva son sourire dur et triste qu'elle avait un moment quitté.

— Rapport à l'âge, confia-t-elle... et son regard se fit impénétrable... Comprenez-vous ? Ou bien, si qu'ils veulent pas d'moi pour des raisons, j'les conduis dans c'bar jusqu'au moment qu'les tramways marchent. Et c'est bien rare, allez ! qu'ils m'accompagnent pas jusqu'à Saint-Ouen... parce qu'à Saint-Ouen, dans not'maison, y a ma frangine, conclut la petite : elle est plus grande.

LE SOUVENIR

Si Pellerin m'appelle Jean-Jacques Rousseau-Moulin Rouge, on m'a donné d'autres surnoms et je réponds à tous. Ils forment déjà mes souvenirs. Ils marquent non seulement ma jeunesse, mais celle de toute une poignée d'amis. C'est au Quartier, dans les bars des Halles, à Montmartre, sur le Boulevard, la façon qu'a l'un de boire et de rire, l'humeur d'un second, ses gestes, les emballements d'un troisième et la fumée des pipes. Je les retrouve avec leurs manies. Je n'ai pas envie d'être rosse avec eux. Pourtant,

comme je déteste aujourd'hui ce passé de tourment et d'amour ! Sous la pluie glacée du petit jour, un Paris de brume, timide et frileux, me poursuit. Ah ! que cette brume est charmante, qu'elle me pénètre, qu'elle me touche et m'afflige ! Je voudrais en respirer encore l'humidité malsaine... Rendez-moi, dans la buée trop froide du matin, le Montmartre du Lapin Agile, d'Adèle et des petits comptoirs. J'ai tant de moi-même là-bas... Je ne puis plus m'en séparer.

Nous vieillirons. On détruira ces jardins étagés sur la butte, les coins aimables, les bistros et la tonnelle où j'ai, tant de nuits de printemps, méprisé de boire pour caresser une enfant amoureuse. On bâtira. L'énorme construction du Sacré-Cœur écrasera la petite église bourguignonne pourrie de vieillesse. Je connais des coins si retirés qu'on oublie Paris en s'y arrê-

5

tant, des salles basses de plafond, accueillantes et fraîches, des cabarets, des ateliers et de pauvres chambres de camarades où l'on pouvait discuter sans s'occuper des femmes. N'est-il pas autre chose ? Cet air de liberté méchante et querelleuse ne m'a-t-il pas toujours enivré ? On s'asseyait à une table, on écoutait ceux qui parlaient : on n'admettait jamais une idée sans l'attaquer. Il y avait de bonnes natures qui cherchaient à ne froisser personne. Quel mépris nous avions alors ! On a toujours raison d'assassiner les faibles. Mais ceux qui, durement, voulaient nous blesser par un mot ou par une attitude, comme on les regardait en face ! L'alcool nous excitait. Dehors, dans la nuit heureuse, nous ne désarmions pas, et c'était au plus fort.

Chers ennemis d'une heure ou de toujours ! Nous regretterons plus tard les

mêmes émotions. Le parc de la Belle Gabrielle élève sur un ciel ouaté de brouillard, les hautes cimes dépouillées de ses arbres. Retrouverons-nous jamais, après la terrasse, l'herbe folle du jardin, les espaliers, le lierre et les murs éventrés ? Goûterons-nous encore, par les pluvieux après-midi de mars, les baisers d'une amie inconstante, ses rires et l'insouciance de son cœur ? Ah ! je voudrais effacer de ma vie cette jeunesse aventureuse qui me tente encore. Je voudrais ne me rappeler rien. Ma vie serait monotone : une pauvre vie de chaque jour, avec le courage, la foi, la bonté, comme des fleurs malades à moitié fripées dans ma main... tandis qu'un de ces soirs, je partirai à travers des villes furieuses d'épuiser le plaisir qui les obsède, j'entrerai dans les bars éclatants, dans des tripots et dans des bouges. On n'aura pour moi ni pitié ni colère. Je

boirai comme autrefois et, peut-être, l'auberge où j'aurai fréquenté sera-t-elle marquée d'un meurtre abominable une nuit que j'aurai perdu tout espoir.

LE VERRE A FLEURS

à Pierre Benoit.

Au temps où il était poète, M. Badinet n'avait pas de ventre, ni de lunettes, ni cette robuste expérience de la vie qui en fait un parfait honnête homme de notaire, et il habitait rue Racine, dans un grenier... mais il n'y vivait guère, attendu que le café Vachette, la pension Laveur et le bal Bullier ont été pour nos pères des lieux charmants où le souci qu'ils pouvaient avoir de léguer à la postérité des chefs-d'œuvre, ne résistait pas au rire d'une jolie fille.

Celle dont s'éprit M. Badinet se nommait Hortense, et vous vous doutez bien qu'elle était *grisette* — ou quelque chose d'analogue — puisque nous n'étions pas là pour le voir. M. Badinet s'éprit donc d'Hortense et il eut vite fait de confectionner à sa louange un gros cahier de poésies qu'il griffonnait, d'un air fatal et romantique, à l'impériale des omnibus, tout en suçant son crayon. Hortense (chapeaux à bride, robes de percale, escarpins, bas blancs et bien tirés), avait une taille de guêpe et des cheveux blonds. Mais laissons parler M. Badinet lui-même.

— Mon jeune ami, — me disait-il parfois, en accomplissant sa promenade quotidienne sur le cours de la petite ville où j'allais passer mes vacances d'étudiant — vos maîtresses de Paris n'ont plus aujourd'hui le teint si frais, ni cette sensibilité mêlée de retenue qu'avait alors la plus

humble grisette du Quartier. Je ne vous parle pas d'Hortense. Chez elle, la nature semblait s'être concertée pour la doter d'un charme exquis et d'une qualité de cœur bien remarquable, après tout, pour une personne d'aussi modeste condition. Je ne vous cacherai pas qu'Hortense me rendit heureux. Ah ! jeune homme... nous portions les cheveux longs, très longs, des pantalons bouffants, une mince vareuse et le feutre à larges ailes que M. Murger a dépeints. Nous n'étions pas blasés, et nos gilets de couleur avaient au moins la prétention d'afficher violemment nos idées et nos goûts. Bien plus, nous manifestions au théâtre, en faveur des poètes... Ce temps-là ne reviendra plus. Que vous dire encore pour vous dépeindre les mœurs de cette époque ? Au café Tabouret, on récitait des vers. Poussin, qui est mort depuis, en avait composé sur sa vieille

jument, et il les disait en pleurant... Mais, Poussin... Poussin le poète... vous ne connaissez pas ?

— Pardon. L'auteur des *Versiculets?*

— Celui-là même, s'étonnait M. Badinet, en rendant hommage à des connaissances littéraires toutes récentes... Je vois que la jeunesse est plus curieuse que je ne le croyais. Cependant — puisque je vous entretenais d'Hortense — laissez-moi vous dire que,durant toute une année, notre bonheur fut à son comble. A Bullier, où nous allions danser, et parfois à Meudon, l'amour n'était pas un vain mot, ni les plaisirs... Hélas ! Cette année devait être sans lendemains. Hortense disparut et je ne sus plus, pendant longtemps, ce qu'elle avait pu devenir.

A ce point du récit, M. Badinet puisait, dans une bonbonnière d'argent, une pincée de tabac qu'il prisait de manière à

cacher l'émotion dont ses petits yeux vifs, derrière des lunettes, se mouillaient et...

— De toute cette année, mon jeune ami, reprenait-il, il ne me resta rien d'elle, que des souvenirs délicats et légers, quelques rubans, mon gros cahier de poésies et un agréable verre à fleurs où nous buvions du vin sucré quand il nous arrivait de souper en tête à tête. Je ne vous dépeindrai pas ce verre où tant de fois Hortense trempa ses lèvres. C'était un verre en cristal de Bohême, un verre à pied, fragile et musical, comme vous en avez vu certainement, et il vous est facile d'imaginer ce que devint pour moi celui-ci. J'en fis une relique, la mienne, ma relique, celle de toutes mes amours, et il m'arriva bien des fois de chercher sur ses bords la forme évanouie de la bouche d'Hortense... et une affreuse satisfaction.

Cependant, avec l'âge, les chagrins s'apaisent. Le temps, qui n'a pitié de rien, atténue la vivacité d'une image... d'un parfum... le temps ! Vous voyez ce qu'il a fait d'un poète ! Mais ce qu'il fit d'Hortense, comment l'aurais-je pu soupçonner ?... Trois années déjà s'étaient écoulées. Nous étions à Noël, ces Noëls de Paris, sans foi, sans neige, sans espérance et, malgré la rumeur des cafés et le tumulte des tavernes, sans ferveur et sans joie. J'errai à travers le Quartier, puis je rentrai chez moi, et je me crus le jouet d'une hallucination... car, sur un guéridon, jeune homme, une nappe damassée faisait resplendir une argenterie de prix, la vaisselle, les cristaux. — Oh ! fis-je... Il n'y avait qu'un verre et ce verre, ce verre à fleurs était celui dont je vous ai parlé. — Hortense ! appelai-je... Je ne l'avais pas vue. Elle vint à moi, de la

fenêtre où elle attendait mon retour, et je demeurai, devant elle, sans parole... Mon jeune ami, vous dire ce que fut cette soirée, je ne pourrais vous l'exprimer... Qu'il vous suffise de savoir qu'Hortense pleurait en me quittant le lendemain et, mon Dieu ! oui... que ce fut pour toujours.

M. Badinet baissait la tête. Sur le cours, des passants de province saluaient le notaire... Mais ce n'est que beaucoup plus tard que j'appris l'existence galante et scandaleuse d'Hortense, sa misérable fin à l'hôpital et le grand courage qu'eut M. Badinet — le jour où il quitta Paris pour épouser une demoiselle Lambert — de déchirer son gros cahier de poésies, de faire couper ses cheveux longs et de briser son verre à fleurs.

LE POISSON ROUGE

à Jacques Dyssord.

Dans son aquarium, à gauche du comptoir, il se tenait parfaitement immobile. Des farceurs l'appelaient Gustave ; mais pour les gens qui, mangeant là, le connaissaient, ce n'était qu'un tout à fait vulgaire poisson rouge.

Ce poisson n'avait pas d'histoire.

Si M. Boule, propriétaire du restaurant, le changeait d'eau tous les matins et lui donnait avec de petites croûtes de pain un peu de salade fraîche, il en était récompensé, car il voyait alors son pension-

naire monter, descendre contre le verre et gracieusement faire promener sa queue.

« Ah ! frétillard ! » murmurait M. Boule.

Cet homme, pourtant, n'aimait pas les bêtes. Il retournait à son fourneau.

Neuf heures sonnaient. La bonne balayait la salle, puis elle lançait quelques poignées de sciure de bois sous les tables, elle essuyait les glaces, établissait des mandarines sur les compotiers, coupait exactement un camembert en dix-huit parts égales. A dix heures, elle avait fini.

Gustave l'entendait fredonner, tandis qu'elle pliait les serviettes :

Jeunes gens qui voulez t'être sages,
N'écoutez pas tous ces sales oignons.

La voix traînait, bourdonnante, grinçait, baissait, devenait confuse. Le tictac régulier de l'horloge tapait plus fort.

Un jaune rayon de soleil tombait sur

l'aquarium. Une pince à sucre lançait un éclat blanc. Les mandarines luisaient.

Midi. Le rayon jaune tournait en glissant...

Ce poisson rouge paraissant résigné, cela me frappa, car jusqu'ici j'avais cru remarquer le contraire.

— Et vous en aviez conclu, me dit alors poliment mon voisin de table, que tous les poissons rouges se ressemblaient ! Erreur, cher monsieur ! Je ne vous cacherai pourtant pas que cet animal dont vous admirez ici la parfaite tenue, est à peu près le seul de son espèce qui mérite d'être observé. Il n'est presque plus rouge, voyez : il a déteint. Or, il est tout à fait rare qu'un poisson rouge déteigne. Les plus curieux présentent parfois une ou deux plaques blanchâtres ; c'est une maladie banale de l'écaille. Ils sont, en outre, complètement idiots.

Après quoi, mon aimable voisin se mit à couper sa viande, mais en écartant tellement les coudes qu'il me bourrait les côtes. C'était un anguleux petit vieillard, assez crasseux, vêtu d'une redingote. Je remarquai par la suite que ce vieillard — lorsqu'il arrivait dans la salle — adressait un salut discret au poisson rouge et, chose étrange, que ce dernier lui répondait.

Mais des événements plus graves détournèrent le cours de mes observations.

La Seine menaçait Paris. Elle envahissait les égouts et les caves ; les galeries profondes du Métropolitain regorgeaient d'eau. La Seine arriva même devant ma porte. Lentement, elle atteignit au premier étage.

Des pêcheurs s'installaient aux fenêtres. Leurs lignes plongeaient directement. Quand une barque traversait la rue, elle

dérangeait des flotteurs de liège, et tout le monde se disputait.

M. le Président de la République vint lui-même sur les lieux du désastre. Il saluait avec persistance. Mais il fut insulté, car des agents de ville massés tout exprès dans un platane poussèrent de tels vivats qu'ils faisaient fuir le poisson.

C'était de petites journées mélancoliques et grises. Les administrations avaient fermé. Le vent poussait la pluie dans le grand ciel d'hiver. Il ne faisait pas froid. De lents nuages s'arrêtaient et montaient en tournant sur la ville.

Puis, l'eau baissant, il fallut bien recommencer à vivre.

Et ce furent, pour moi, le bureau, la rue, le restaurant. Les habitués parlaient beaucoup des précautions à prendre.

— La typhoïde, Monsieur...

— Le dernier né de ma cousine, eh

bien ! Monsieur, cette modeste crapule à peine âgée de neuf ans a voulu boire dans le ruisseau : il en est mort.

— La mère doit être désolée...

— Vous pensez bien !

— Aussi, chez moi, plus d'eau nature.

— Et surtout plus de crudités. Les journaux le recommandent.

— Ah ! Monsieur, les journaux...

Le petit vieux, mon voisin de table, s'était levé : il regardait le poisson rouge.

— J'espère que vous ne donnez plus de salade à Gustave !

— Et que vous le soignez à l'eau de Vichy !

Le patron ne répondit rien. Il était calme.

— Pensez-vous qu'un poisson prenne la typhoïde ? dit un bonhomme.

— Un poisson, vous plaisantez !

— Ah ! je plaisante... je plaisante...

— Allons, marchez, dit le patron. Gustave et moi nous savons bien ce qu'il nous faut. Pas vrai, Gustave ?

Mais Gustave ne bougea pas.

Le lendemain, Gustave était crevé : on l'avait mis dans l'eau bouillie.

RÉCONCILIATION

Au cimetière, M. Philippe pleurait plus fort que M. Baudin qui enterrait sa femme. On était étonné. On regardait ces deux hommes habillés de noir l'un et l'autre, et c'est à M. Philippe qu'allait la sympathie.

Ce bon géant d'ailleurs perdit toute contenance aussitôt que le prêtre eut jeté une pelletée de terre sur le cercueil. Il appela la morte par son petit nom. Il lui dit mille extravagances et fit si bien dans sa folie que M. Baudin, d'un naturel ce-

pendant réservé, se lança tout à coup dans l'improvisation :

— Berthe ! Ah ! Berthe ! s'exclamait-il, Berthe...

Mais les mots ne venant pas, M. Baudin saisit M. Philippe dans ses bras et le pressa silencieusement sur sa poitrine.

Un petit temps gris de gel et de bise régnait. La terre résonnait sous les pas comme s'il n'y avait eu, dessous, que des caveaux déserts ou de singulières galeries.

A la sortie, M. Philippe serra la main des assistants. M. Baudin le laissa faire, puis il s'en alla doucement avec lui, las et terne. Tous deux souffraient beaucoup. Jamais ils ne s'étaient sentis aussi liés : jamais ils n'avaient autant aimé la même femme.

— Berthe était la meilleure des épouses, disait le mari.

— Berthe était la plus honnête des maîtresses, pensait l'autre, et il tâchait à s'habituer, stoïquement, à sa douleur.

Cependant, au bout d'un moment, M. Philippe, n'y tenant plus, se pencha du côté du veuf et :

— Je t'ai trompé, Ludovic, murmura-t-il péniblement. Mais sur la vie de mes deux frères, je te jure que je n'ai jamais eu pour toi de rancune ni de mépris. Il me semblait que Berthe fût ta sœur, ta grande sœur chérie...

— Ma grande sœur chérie ?

— Oui, Ludovic.

Il ajouta :

— Tu comprends donc que je souffre plus que toi ?

— Merci, Philippe !... Merci, Philippe!.. Merci, Philippe !... sanglotait le veuf.

Ils descendaient et montaient des rues.

Ils changeaient quelquefois de trottoir. Et quelquefois aussi, ils s'arrêtaient et s'embrassaient sans s'occuper des passants qui les regardaient. Leur promenade, sans but, les conduisit sur les boulevards et jusqu'à la Concorde. Stupides, ils considérèrent un moment l'obélisque. M. Baudin tirait la jambe... Enfin, ils rebroussèrent chemin et se réfugièrent dans un café.

Dans ce café, brusquement, la fièvre qui les avait égarés tout le jour tomba. Des boursiers s'entretenaient d'affaires. Les habitués jouaient aux cartes et des filles empanachées attiraient durement sur elles l'attention. Un incessant piétinement emplissait la salle. La fumée des pipes et des cigarettes montait en tournant au plafond. Elle y composait un brouillard épais qui retombait ensuite en traînées troubles sur les lumières.

Les deux amis se sentirent envahis par un malaise étrange. Dans leurs cerveaux, lentement, sûrement, grandissait une perception nouvelle de leur façon d'être respective. Et ils en étaient surpris... Comment pouvaient-ils comprendre cette défiance qui les divisait ?

M. Baudin parla le premier.

— Monsieur Philippe, articula-t-il sans le regarder, vous êtes un brave cœur. Pourtant, vous n'auriez pas dû me faire de confession. Je ne vous demandais rien, monsieur Philippe !

— Est-ce qu'on peut s'en empêcher, s'exclama M. Philippe sous le coup d'une émotion violente.

— On le peut, répondit presque à voix basse M. Baudin... Elle ne m'a bien jamais rien dit... elle !

Puis il se tut, car tous ses souvenirs l'écrasaient de tristesse.

L'apéritif qu'il avait bu ajoutait à ses impressions. Il était assis de guingois sur une chaise, ses mains serrant la table, si pauvre, si misérable et si laid dans sa douleur qu'il en devenait moins ridicule. Il avait clos ses petits yeux ; il pinçait un peu la bouche ; il était blanc comme un mur... et M. Philippe l'observait en silence.

Que se passa-t-il alors de généreux en M. Philippe ? On vit sur son visage monter comme la pensée de son cœur.

— Monsieur Baudin, appela-t-il résolument. L'autre se détourna.

— Monsieur Baudin, je vais vous dire quelque chose, voilà. Je vais vous...

Il cherchait à s'exprimer correctement. Il s'arrêta. Puis, comme on se décharge d'un grand tourment, il dit, sans plus :

— Monsieur Baudin, je suis un saligaud... un véritable saligaud, et je vous

ai menti... Car, entre votre femme et moi, m'entendez-vous ? il n'y a jamais rien eu... Je vous le jure... Rien... jamais rien...

M. Baudin eut un sourire affectueusement triste. Il se leva, régla les consommations et, dehors, serrant bien contre lui le bras de son ami, il lui confia, comme s'il allait tomber :

— Monsieur Philippe, nous resterons toujours en bons termes, n'est-ce pas ? Je ne vous en veux pas, monsieur Philippe.

Et M. Philippe marchait près de M. Baudin, sans répondre, mais il baissait un peu la tête.

BAVOCHE, CLASSE 16

à Colette.

— Classe 16 ?

— Voui.

Le train roulait vers Paris dans la nuit, et Bavoche, que sa figure poupine, ses yeux ronds et l'espèce de candeur de toute sa personne désignaient à la curiosité des permissionnaires qu'il avait pour compagnons, releva timidement son casque. On le vit mieux. Il parut gêné, mais il cueillit avec adresse sa musette dans le filet, l'ouvrit, en sortit une demi-boule de pain dont il coupa très proprement

une tranche... puis il sépara d'une tablette un « cran » de chocolat et se mit à manger.

— Ah ! les mômes ! dit un caporal boueux à souhait.

Bavoche baissa les yeux et ne répliqua point. Il tenait sa musette sur ses genoux comme un enfant sage. Il était drôle ainsi. Son casque brillait. Sa capote grise lui montait jusqu'aux oreilles, et il avait l'air véritablement d'un gosse qui « fait quatre heures » avec sa grande tartine et son « cran » d'un sou.

— Où qu'tu vas en perme ? s'informa le caporal.

— A *Panam !* répondit Bavoche ; il rectifia : à Paris !

— *Panam !* Il a dit *Panam !* s'exclama de sa place un grand type des « joyeux ». T'es d'*Panam*, toi ?

— J'suis d'la rue d'Angoulême.

— Ah !

Mais le « joyeux», dont le mépris pour les jeunes classes était évident, ajouta :

— Et combien t'as d'caisse, alors ?

— J'ai pas d'prison.

— Porquoi ?

Bavoche comprit qu'il était ridicule. Il expliqua :

— Chez nous, t'sais, ça n'vaut rien... Il en faut comme ça, pas davantage, une fois... A la s'conde, c'est l'conseil... Et pis, les hommes punis d'prison, on les envoie aux fils de fer, en première ligne...

— Et t'as les foies ?

— Non. Seul'ment, l'colon, il fait défiler ed'vant l'reugiment ceuss-là qu'ont d'la caisse. Voilà.

Le caporal se mêla à la conversation.

— A quel endroit qu'vous êtes, aujourd'hui ?

— Taisez-vous ! Méfiez-vous ! railla le « joyeux » sarcastique. Tu vois donc pas

que c'môme-là nous achète avec sa première ligne ? Oh ! là là ! y doivent poser des fils de fer dans les environs du Mont-Blanc, pas vrai ?...

— Ça va bien, riposta Bavoche... J'suis dans les tranchées, je l'jure... on forme un reugiment volant.

— Pas possible !

— Volontaire ? interrogea le caporal.

— Volontaire. Et tous de la classe 16. On peut charrier, mais on a d'jà donné en Champagne... on a fait l'attaque. D'mandez... tiens ! au copain là-bas... l'colonial... On était près d'eux... C'est pas vrai ? Dis ? on n'a pas sorti ensemble ?

— Si, fit l'interpellé, qui paraissait dormir les yeux ouverts.

Il y eut un silence. Le train filait à toute vapeur, brûlant les gares, sifflant et glissant sans secousse sur les rails. La lanterne du plafond versait une lumière

triste et ceux des cinq permissionnaires qui écoutaient le caporal, le « joyeux » et Bavoche, sentaient se réveiller parmi leurs souvenirs les terribles images de la guerre.

Ils en éprouvaient une torpeur étrange. Le caporal hocha la tête. Bavoche s'emplit la bouche de mie molle et blanche pour s'empêcher de parler, et le « joyeux » lui-même sembla se recueillir.

Il dit pourtant, avec une basse férocité :

— Faut d'la prison pour être bon soldat. T'as compris ?... Autrement... Réponds voir c'que t'as fait en Champagne... eh ! bleusaille ! t'as eu l'taf.

— Voui, avoua courageusement Bavoche. N'empêche...

— N'empêche quoi ?

— T'as donc jamais eu peur ?

— Moi ! moi ! s'écria l'autre exaspéré.

— Écoute, fit Bavoche, avec la franchise de son âge. On était à Tahure, l'reugiment. Bon. Et pis, des copains et moi, d'liaison. Alors v'là l'attaque... T'sais. Nous, on risquait moins... on était couchés... On regardait... Y avait, tout découverts, des territoriaux qui f'saient eun'route pour passer l'artillerie, pendant qu'l'infanterie sortait par sections... J'pensais : « Si ça va comme ça jusqu'au bout, dis ? on est paré, nous autres. » J't'en fiche... Alors, tout d'un coup, on nous donne l'ordre à trois copains et pis moi d'nous trotter dire au 2e bataillon de s'porter sur la gauche... Ah ! nom de nom ! l'frère, c'te suée !... On part... Pan ! pan ! pan ! un potin !... et j'vois, juste ed'vant moi, les trois copains qui sautent en l'air. « Attention ! que j'me raconte. » Mais, n'est-ce pas ? y avait l'ordre et j'm'occupe pus des copains...

J'avance... Bon. L'piston à qui je transmets l'ordre, y me r'garde :

— T'as peur ? qu'il m'fait.

— Mon capitaine...

— Tu diras au commandant, que m'rajoute l'piston, qu'c'est bien... On y va... sur la gauche... On y va... On y va ! T'as compris ?

— Mon capitaine...

— Allons, l'ahuri, rompez !

— Fallait rev'nir, maint'nant. Ah ! bon sang d'bon sang... qué méquier !... Et me v'là que j'les mets, que j'me carapate porter la réponse du piston au vieux... Mais, en route, moi... n'est-ce pas ?... faut-il point que j'm'embrouille et que j'me trouve pus savoir si l'autre a dit qu'il s'portait sur la gauche ou ben sur la droite ? Malheur ! J'étais frais... J'osais pus rappliquer ed'vant l'vieux...

— Alors ? interrogea le « joyeux », qui jubilait.

— Oh ! c'est bien simple, émit Bavoche posément. J'ai fini tout d'même par arriver.

— Et l'commandant ?

— L'commandant ? Vrai... ben, l'commandant, y en avait pus. L'était en miettes... le commandant !

Et Bavoche conclut, avec un flegme de vieux soldat :

— Autrement, j'y coupais pas d'mes quinze jours de taule.

DÉDÉ LE DÉSERTEUR

Voici l'histoire de Dédé le déserteur que les filles appelaient « Dédé qu'était désert ».

Il l'était véritablement, désert, et tout le monde le savait, dans les bars du quartier, où il ne se cachait que pour rire parce qu'il était jeune. Un soir, Dédé arrive à l'hôtel avec deux amis et trois filles ; il demande une chambre et de quoi boire puis — comme ils étaient ivres tous les six — la fête commence. Une telle fête qu'on entendait de la rue un vacarme effroyable, mêlé de jurons et de cris.

— Impossible de les faire taire, racontait Odette le lendemain. Tu parles ! Mon homme voulait monter. — Bouge pas, que j'lui fais, va ! c'est Dédé, et s'il gueule comme ça, c'est tant pire pour lui, le pauvre type !

— Les agents sont venus ?

— Voui... Oh ! alors, y a plus eu de potin. Dans la piaule, qu'était juste au-dessus de la nôtre, v'la qu'on remue les meubles... et pis rien... es'pas... ils avaient tout rangé et Dédé, à ce que je m'pensais, l'était derrière l'armoire à glace.

— Derrière !

— Comme je te l'dis. J'l'ai su après, mais v'là-t-il pas qu'les agents... qu'avaient dressé procès-verbal à l'équipe, ils allaient descendre... V'là-t-il pas qu'Dédé qui s'embêtait dans sa cachette, il s'met à taper des petits coups derrière l'armoire

à glace... Et il chantait en même temps !

— Les agents ont tiré l'armoire ?

— Crois-tu !

JIM ET SA FEMME

à Roger Frène.

— Par conséquent, expose Jim qui discute le coup rue Dauphine avec Boudebois le mécano et Lucette sa femme, a serait pas rentrée de la nuit et a m'aurait conté que, cette nuit-là, a serait justement été faite par les tiges... Qu'es'tu veux dire ? Mais s'amener à quatre heures du matin et pis...

— Quoi ?

— Plus d'sac !

— Non ? s'étonne Lucette.

— C'est comme ça. Madame a venait

de se l'faire paumer à la porte par un type. Bon. J'y dis : L'pèze ? La v'là qui m'file un d'ces boniments !... que l'pèze, il était dans le sac et que... Bref, c'était moi que j'l'étais — comprends-tu ? — dans l'sac.

— Oui, fait Boudebois sérieusement.

Lucette intervient.

— C'est pas croyable, établit-elle les yeux distraits, que la Mariette qu'est si boulot vous aye lancé un vanne pareil.

Jim daigne rire et, parce que la femme de son ami Boudebois défend la sienne, il ajoute :

— Pas croyable ? Turellement, c'est pas entre vous, Mâme Lucette, et la môme, que vous ne vous soutiendrez pas. Tout de même, j'ai pas loupé l'occase d'arranger un coup la Mariette, cause au pèze, pis on a ronflé.

Lucette n'insiste pas.

— Combien qu'elle avait fait ? demande

Boudebois en s'arrêtant de tirer sur son mauvais cigare.

Jim répond d'une voix sourde :

— Quarante-trois balles.

Et, se balançant doucement à l'angle du trottoir d'où il surveille la sortie du 8, il se tait en reniflant l'air glacé de la rue. C'est l'heure où ces dames, vaguement rhabillées et mal peintes, gagnent dans la rue Dauphine le bar Fernandez où leurs hommes les attendent et, dévorées encore de la passion du gain, opèrent sur elles-mêmes un retour.

— Alors ? dit Boudebois.

Jim retrouve soudain son équilibre.

— Alors, explique-t-il en voyant arriver sa femme, c'matin, a fallu acheter un autre sac. La Mariette y est allée seule. Pis, chez Ferdinand, où qu'a m'a rejoint, y avait Bébert qui prenait l'apéro et Bébert en douce il m'a dit : — T'sais qui

qu'elle s'est enfoncée cette nuit, la Mariette ? — Cette nuit ? qu'j'y dis. — Oui, qu'il m'dit... Ben, c'est la Léa et ça y a coûté quarante-trois balles.

— Oh ! s'exclame Lucette ahurie.

Mais Jim, avec une étonnante simplicité, poursuit :

— J'm'ai tourné du côté d'la môme. A n'en menait pas large. S'pas ? j'aurais pu y r'mettre la purge ? Pourquoi faire?... Seulement — et elle a compris tout de suite qu'un homme comme moi c'est un homme — seulement, j'l'ai bien visée et, tout tranquillement, j'y ai d'mandé :

— J'avais-t-il pas raison, hier soir ?

DANS UN DÉBIT PRÈS DE LA MER

Au fait, M. Jack pouvait très bien n'avoir pas lu les feuilles où l'assassinat du Moloch's Bar occupait, depuis plus d'une semaine, deux bonnes colonnes et demie par jour, mais le ton de surprise avec lequel il se récria, dès que nous eûmes abordé ce sujet, me parut quelque peu déplacé.

— Vous ne savez donc pas ? lui dis-je.

L'homme se reprit.

— Parfaitement, débita-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre naturelle. Un

nommé Maspre... est-ce bien cela ? un Marseillais ? et la police... Eh bien ! la police, me demanda M. Jack, en écrasant sur une table de son établissement la cigarette qu'il tenait éteinte entre ses doigts, qu'est-ce qu'elle fabrique donc, la police ?

Il faut avoir connu, dans les petits récifs, à gauche du port de Nice, la boîte où nous buvions ce soir-là pour admettre, — sans en faire ici la description — que c'était une sale boîte. Une lampe à pétrole posée, sans abat-jour, sur le comptoir fumait et les verres où nous trempions parfois nos lèvres dans un infect whisky de contrebande étaient presque tous ébréchés.

M. Jack ajouta :

— Elle ne fait rien, n'est-ce pas ?

— La police ?

— Voyez-vous, poursuivit-il, en regar-

dant au loin la mer, le Moloch's Bar... Je ne veux pas débiner la maison, mais, entre nous...

Il haussa les épaules :

— C'est un...

— Oh ! fit entendre avec ravissement la grosse Maud que les mots orduriers rappelaient toujours à des souvenirs d'enfance. Il a dit...

— La ferme ! cria d'une autre table un ami de la bande, dont Maud et moi faisions partie. Georgina va chanter. D'abord, Jack, apporte ta guitare. Elle marche ?

Georgina avait une belle voix, mais elle acceptait trop vite de « pousser », comme disait Jim, « sa goualante » à la première proposition que n'importe lequel d'entre nous pouvait lui faire, pour nous intéresser beaucoup.

— Eh ! jeta Maud, qui n'avait qu'un

filet de vinaigre, Georgina... Du sentiment !

La guitare préluda.

A l'heure où dans les bars de nuit
Rita la blonde...

attaquait la chanteuse.

Jim, dégoûté du tango, soupira :

— Ça y est... on n'y coupe pas.

— Dites, murmura Maud, penchée vers moi, de quel... machin parlais-tu tout à l'heure avec monsieur ?

Monsieur — c'était Jack — daigna répondre :

— Du Moloch's... quoi... Chut ! laissez donc chanter cette dame. Elle chante bien, n'est-ce pas ?

— Mais le Moloch's ? insista Maud.

Un pli bizarre serra la bouche de M. Jack. Cependant, il ne parut pas ouïr la nouvelle question que Maud lui posait et, tourné

du côté de Georgina, ses yeux, qui éclairaient un visage flétri, brillèrent.

— Tais-toi... dis-je tout bas à Maud.

Une odeur chaude et douce à respirer émanait d'elle et, dans ce bar malpropre qui donnait d'aplomb sur la mer, la compagnie de cette grosse fille, si complaisante, avait son charme.

— On ira ? demanda Maud assez haut pour que M. Jack l'entendît. Je veux voir ça... Enfin... Depuis ce crime...

— Vous feriez mieux de ne pas vous fourrer là dedans, déclara M. Jack sans bouger la tête. Parce que, toute cette histoire...

— Pourquoi ?

— C'est ainsi, répliqua M. Jack.

Il paraissait goûter, avec une sorte de fièvre, la chanson que Georgina, assise sur une table, débitait d'une voix escarpée. Cette parfaite imbécillité de chanson

lui faisait de l'effet. Maud et moi contemplions la mer. Elle était nue et fuyante et les rochers, qu'elle léchait doucement d'un humide clapotis, se détachaient dessus à traits précis. Mais la chanson prit fin. M. Jack dut apporter à boire et l'impression qu'il m'avait causée, tout à l'heure, à notre entrée chez lui, s'accentua, car il vint à ma table, prit place à mes côtés et, sans pouvoir déguiser ce que la chanson de Georgina remuait dans son cœur, il me confia :

— On la chantait là-bas !

— Là-bas ?

— Au Moloch's... Moi... savez-vous... j'y allais... Il y a des soirs où j'avais besoin de voir du monde. Ici, à part les soldats de la caserne du Séminaire, n'est-ce pas ?... les clients ne sont pas gênants. Donc, je fermais la boîte après l'appel de neuf heures... Et puis... Quel monde il y

avait là ! On buvait beaucoup et les tziganes jouaient l'air de madame (il désigna Georgina) en l'accompagnant de cris. D'autres dansaient.

— Ah ! fit Maud dont l'intelligence n'était pas très vive... Les tziganes ! Il y avait donc des tziganes, au Moloch's Bar ?

— Il y en avait, assura M. Jack.

— Mais, m'informai-je, comment cela a-t-il pu se passer ?

M. Jack détourna son regard du mien et, du doigt, sur la table, il traça, pour éviter de me répondre, un dessin singulier qui prétendait ne représenter rien que ce fût. J'insistai.

— Enfin, puisqu'il y avait du monde, la police pouvait du moins opérer des recherches précisément auprès des personnes présentes dans le bar, au moment où...



— Je n'y étais pas, me déclara M. Jack ; puis, mécontent des paroles qu'il venait de prononcer, il m'enveloppa d'un coup d'œil soupçonneux, se leva et, les mains dans les poches, gagna son comptoir d'où son regard — un regard fixe et sérieux — ne me quitta point.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Maud interloquée.

A mon tour, je me levai.

— Il y a... répondis-je en m'approchant des autres tables où nos amis achevaient de boire. Il y a qu'on fout le camp...

— Il est tard, constatait Georgina.

Au comptoir, je réglai la dépense. M. Jack prit la lampe pour nous éclairer. C'était un petit homme, mince, au pantalon trop court et chaussé de bottines élégantes. Un moment, nous nous dévisageâmes.

— Bonsoir, bougonna-t-il.

Mais, comme, malgré moi, je restais en arrière du groupe que nous formions, un désir singulier m'obligea brusquement à me retourner.

— Quoi ? murmura d'une voix sourde M. Jack.

Je lui dis :

— Rien. Ce n'est pas mes affaires... Cependant, dans toute cette histoire, n'est-ce pas, avouez que vous avez eu la chance que la police...

M. Jack eut un rire bas et crapuleux. Il poussa la porte de son débit et de dehors, tandis qu'il tournait la clef dans la serrure, je l'entendis distinctement prononcer, peut-être à mon intention :

— La police ?... Alors, non... Y a pas d'risque qu'elle me dérange, puisque j'en suis ! ballot !

TITIN

au souvenir de Guillaume Apollinaire.

M. Ventre — dont la boutique, peinte de vert pomme, est, sur le vieux port de Marseille, le rendez-vous des filles, des matelots et des nervis, grands amateurs de coquillages — emplit lui-même de vin blanc les verres de Zé et de Tine la cagole. Puis il attendit, débonnaire, qu'on lui demandât des nouvelles de ceux de ses clients qui étaient au front, car M. Ventre prétendait avoir de la guerre et de ses héros des informations qu'aucun journal ne pouvait offrir à ses lecteurs.

— Té ! comme Titin, dit-il. Toi, Zé, l'as-tu connu, Titin ?

— Je le présume, répondit Zé, qu'il était trop long d'appeler par son prénom Joseph... même que...

— Alors, annonça M. Ventre... Titin vient d'être blessé grièvement.

— Vous plaisantez ! se récria Tine, la première.

— Titin ?

— Ah ! bon Dieu, c'est exact, affirma M. Ventre. Et, au surplus, est-il prisonnier ? Est-il mort ?...

— Il est mort, établit Coste, le savetier de la rue de la Darse, qui, d'une table voisine, suivait la conversation. Mort, justement de sa blessure et, croit-on, chez les Boches.

— Sainte Mère ! implora Tine... Un garçon si brave !

— Tu peux le dire, fit Zé, que l'an-

nonce de cette triste nouvelle n'empêchait pas de décoller du doigt la chair rose d'un oursin.

Grand, gros et pacifique, M. Ventre croisa sur sa poitrine ses bras courts et puissants, secoua la tête et, regardant dehors le soleil éblouir les blanches façades des maisons du quai, il soupira :

— La liste est longue...

— En effet, reconnut Zé, dont l'imperméable à martingale était orné du vague ruban des réformés. Elle est longue, la liste, et ce n'est pas encore de sitôt qu'elle sera close.

— Le pauvre ! murmura Tine.

Cependant elle ne perdait pas une bouchée du fin régal que Zé lui payait, et comme elle était friande de tout ce qui se mange et se boit, elle buvait autant qu'elle mangeait. M. Ventre, lui, ne se sentant pas d'appétit, rappelait, avec le

secret besoin de s'attendrir, des histoires au sujet de Titin, et il déplorait qu'un homme pareil eût trouvé la mort si loin de son pays.

— Et où était-il ? questionna Zé, après avoir vidé son verre.

— Au front, assura gravement M. Ventre.

— Oui, reprit Coste le savetier... Voilà.

Dans le port, une sirène élevait une plainte brève et tragique. Les pavillons, hissés à bord de patrouilleurs dont les « mataves » fourbissaient les cuivres, flottaient sans conviction. Il était quatre heures de l'après-midi. Des trams, bondés de monde, couraient sur leurs rails et la foule errait au chaud soleil de la saison, avec une opulente lenteur.

— Voilà, répéta M. Ventre. Il venait ici... N'est-ce pas ?... Il venait. Nous parlions des événements. D'ailleurs, il n'y

a pas si longtemps... à peine trois mois et demi, peut-être... C'était un homme sérieux et, quand il emmenait sa dame, les oursins, les violets, les palourdes... quoi... tout l'étalage, ils y goûtaient.

— Coquin ! ne put s'empêcher d'admirer Tine, en écarquillant ses yeux bruns et dorés.

— Et il n'en mangera plus, regretta Coste. Je le connaissais aussi, je puis dire... Bon Dieu ! ce que c'est que de nous !

Déjà M. Ventre entamait une autre histoire tout à la gloire du disparu. Titin avait dû s'engager. Sur l'honneur, M. Ventre n'en était pas sûr, car on n'est jamais sûr de rien. Néanmoins...

— Et puis ? demanda Zé.

— Et puis, mon garçon, il est monté là-haut, n'est-ce pas ? Et un courage ! Bref, je ne pensais qu'à sa première per-

mission... Ah ! bonne Vierge... ce n'est pas juste !

La porte de la boutique s'ouvrit.

— Titin ! s'exclama Coste, éberlué... Titin ! Non ? Ce n'est pas toi ?

C'était lui, mais un Titin vêtu, comme à Marseille, d'un court veston cannelle, coiffé d'une casquette plate et chaussé de bottines jaunes à tiges de drap clair.

— Par exemple ! bégaya M. Ventre.

Tine riait doucement de plaisir et Zé, qui n'avait pu placer un mot, n'en croyait pas ses yeux.

— Bonjour, dit Titin.

M. Ventre, n'y tenant plus, prit par le bras Titin et, bredouillant d'émotion, il se mit en devoir de lui expliquer la raison de la surprise où il le voyait. L'autre, ne comprenant pas, se balançait lentement sur ses jambes.

— Mort ! Entends-tu ? précisa Coste

pour mettre les choses au point... Oui... on te croyait mort.

Alors Titin haussa tranquillement les épaules et, pensant qu'on voulait lui « jouer un tour », il regarda M. Ventre avec un petit rire et, du ton le plus naturel du monde, il répliqua :

— Moi ! mort ?

Puis, il demanda, candide jusqu'au sublime :

— Voyons... pourquoi je serais mort ?

LA NUIT D'UN POÈTE

à G. Fuss-Amoré.

— Comme moi… dit Alfred qui rêvait d'être un jour célèbre dans des lieux de plaisir plus élégants que ce bar Biard du boulevard Saint-Michel où il prenait un café crème avec ses amis… j'avais une place, et…

— Moi, l'interrompit brusquement le petit Dumont, dont les jeunes revues de province inséraient la « critique des livres » sans qu'il fût abonné… j'avais une place aussi, de répétiteur au Lycée Condorcet, mais je n'étais pas fait pour ça.

— Non, affirma le troisième de la bande, qui écrivait des vers.

Alfred hocha la tête et, comme il n'avait en poche que dix-huit sous, il soupira de telle façon qu'on pouvait croire qu'il avait envie de rentrer chez lui travailler.

— Quelle heure est-il ? demanda le poète.

Il était myope et son lorgnon cassé, depuis qu'on le voyait au bar, en faisait un être perpétuellement anxieux et inoffensif.

Dumont répondit :

— Quatre heures... Il est quatre heures... T'es fatigué ?

— Vois-tu, reprit Alfred, on ne le croira pas plus tard que nous ayons battu une dèche pareille !

— Pourquoi ?

— Je m'en fous, établit Dumont avec

dureté. Qu'est-ce que tu veux que cela puisse me faire, quand j'aurai le droit de pondre, dans un grand canard, ce que je pense ? la mouise... mais, mon vieux, la mouise...

— Pas au théâtre, fit nettement Alfred. Moi, n'est-ce pas, on a beau refuser ma *Romance des faubourgs*, en trois actes, partout où je me présente... laisse venir ! Hélas !... mes souliers me font du tort !

Son regard, glissant jusqu'à eux, prit une expression solennelle de désenchantement et Dumont ricana tout en relevant, sur un front étroit et bombé, une mèche de ses cheveux gras.

— Bah ! murmura le poète... la gloire !...

— Imbécile ! le gourmanda Dumont... qui est-ce qui parle de gloire ? Ce que je veux, ce que nous voulons, Alfred et moi, c'est avoir une force et nous imposer, c'est-à-dire imposer nos idées. Ces idées

pour lesquelles nous n'avons peut-être pas, ce soir, quarante sous à trois, pour attendre.

— Oui, dit le poète.

Il bâilla. Ses yeux jaunes brillèrent dans sa figure jeune et amaigrie qu'une sournoise lassitude contractait par moment.

— Oui... oui... répéta-t-il sans conviction... nos idées... Ah ! nos idées !

La porte du bar s'ouvrit ; la fraîcheur nocturne parcourut la salle et Chaume, le vieux Chaume que la fatigue de sa destinée de poète et de sa vie désordonnée accablait, comme tout l'amour une fille publique, entra suivi d'une bande de femmes et d'étudiants baroques qu'il avait sans cesse à ses trousses.

— A boire ! appela Chaume.

Il reconnut, à l'air haineux et pauvre de Dumont, d'Alfred et du jeune homme

myope, des confrères et, les invitant à sa table, leur sourit et commanda de l'alcool pour tous.

Les femmes gloussaient. C'était, pour la plupart, des habituées du bal Bullier, âgées et tapageuses que les clients en casquette, du bar, reconnaissaient et méprisaient à cause de leur genre d'existence. Elles tutoyaient Chaume avec cynisme et les étudiants, qui les chatouillaient parfois ou les embrassaient à pleine bouche, n'avaient d'autre excuse que de payer, en se concertant après boire, tout ce qu'elles avaient pu prendre et offert, tant à Chaume, qu'aux amis de Chaume et à ceux qu'il avait ouvertement plaisir à inviter.

— Chantons ! proposa le plus ivre de la bande.

Chaume, écroulé sur une chaise, levait vers le plafond un visage flétri, des yeux

vagues et pesants... Ce fut lui, cependant, qui donna le signal :

De l'hôpital, vieille prati... ique

commença-t-il d'une voix horrible.

Le poète frissonna.

— Bonsoir, lui dit une fille soumise qui entrait et qui le prenait pour un autre.

Tout en chantant, Dumont et Alfred échangèrent un regard et, voyant leur ami rougir, ils en éprouvèrent une joie méchante dont ils n'eurent pas besoin de s'informer pour la goûter au plus profond d'eux-mêmes.

... Pourtant, la chanson finissait. Une femme assise près de Chaume paraissait plongée dans une suave rêverie.

— Anna ! lui jeta une de ses compagnes... Eh ! Anna !

— De quoi ? questionna-t-elle.

Le vieux Chaume intervint.

— Laisse-les, débita-t-il pâteusement... O ma fille ! Laisse-les crever d'une âme vulgaire. Toi, pour mener à leurs côtés une vie bestiale, je te salue, Anna ! de ne pas partager leurs plaisirs.

— Oui, répondit Anna paisiblement.

Elle se tourna vers les invités de Chaume et, fixant le poète :

— Qui c'est ? s'informa-t-elle, c'lui-ci ?

— Connais pas, articula Chaume.

Déjà les étudiants se consultaient pour régler la dépense. Ils y parvinrent houleusement, puis tout le monde sortit et Chaume, suivi de son escorte, dévala le boulevard Saint-Michel en épelant, dans la nuit froide et constellée, des vers — les siens ! — qu'il était seul à admirer.

— Écoute ! dit Anna au poète.

— Moi ?

— Tout à l'heure, une saleté de poule...

Anna silencieusement attira contre elle le jeune homme.

— Non, se défendit-il... Non ! Non ! Laissez-moi !

Mais il n'eut plus aucun courage et fut comme un enfant, car celle que Chaume plaçait, dans son ivresse, bien au-dessus des autres, prenait sous ses lèvres gourmandes celles du poète et, pâmée, lui avouait, fiévreusement :

— Toi ! toi !... viens... Oh ! dis ! Il faut que tu viennes... Tu verras... Je puis mener une autre vie et gagner mes trente balles par jour, si tu m'aides. Je l'peux et je l'jure parce que... j'l'ai bien compris... malgré ton air... Qu'tu dois être vache avec les femmes !

UNE HISTOIRE D'AMOUR

au peintre Kisling.

— Et il l'aimait tellement — poursuivit mon camarade Piwith, du 2e étranger, en me désignant, dans la maison où nous buvions, une grosse dame assise parmi d'autres militaires — tellement qu'il lui tira, droit dans la tête, deux balles de revolver à bout portant et qu'il s'en logea, lui-même, une troisième dans le crâne. Après quoi, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, cet étrange garçon chaussa ses godillots, prit son képi et s'en alla raconter au cantonnement

qu'il était tombé dans les escaliers de la cave en cherchant le vaguemestre.

— Cela n'a pas rendu ? fis-je à Piwith, en ayant l'air de prendre au sérieux son histoire.

— Au contraire, me répondit-il... Mais, dans un petit pays comme celui-ci, tout finit par se savoir. Notez qu'il était six heures du matin quand les trois coups de revolver furent tirés. On les entendit de partout. Si bien que mon ami Duveau (c'est le garçon dont je vous parle) fut vu de toute la pouillerie civile du patelin. « Où étiez-vous, ce matin, à six heures ? » lui demanda le capitaine. Il se trouva fort embarrassé de prouver qu'à cette heure il répondait présent à l'appel, car l'adjudant l'avait précisément porté manquant à cet appel. Ce furent les gendarmes qui répondirent à sa place, et il faut bien reconnaître que, pour une fois, ils dirent la

vérité, ce qui emplit Duveau d'une grande sympathie pour eux, attendu qu'il déteste les gens qui font profession de ne pas dire la vérité.

— Très bien.

— Duveau ne put donc s'empêcher d'être de l'avis de ces messieurs, car ces messieurs tenaient, de la bouche même de la victime, les renseignements qu'ils fournirent, séance tenante, au capitaine qui en avait besoin pour faire son rapport. Duveau voulut donner quelques détails supplémentaires. On n'en tint aucun compte et le malheureux garçon fut emmené par les gendarmes jusque dans cet endroit, afin d'aider la justice à reconstituer la scène du drame. La victime reçut fort aimablement son meurtrier. Elle lui reprocha même, en se jetant à son cou, de l'avoir si injustement frappée. Et Duveau se mit à rire. Et il répondit

très correctement, pour éviter à cette dame des ennuis avec la police, qu'il avait voulu la tuer, parce que, la veille, on l'avait obligé au cantonnement à se faire couper les cheveux ras.

Piwith prit un temps pour jouir de mon étonnement. Après quoi, relevant sur le front son casque kaki de légionnaire et déboutonnant sa capote, il poursuivit :

— C'était un bon soldat que ce Duveau, mais un fricoteur et, à partir de cette réponse : « Attention ! que je me dis... toute cette histoire est bien mal arrangée ! » Bon. Il raconte froidement la scène du matin, qui s'était passée dans le lit de la dame. — Cette personne était donc couchée avec vous ? s'informe le major de la place, qu'on appelait Maurice Barrès.

— Monsieur, que fait Duveau, je suis l'amant de madame.

— Pardon ! dis-je avec douceur en in-

terrompant le conteur. Mais si Duveau voulait éviter à cette personne des ennuis avec la police, comme vous venez de me l'assurer, pourquoi l'a-t-il compromise trois minutes plus tard ?

Piwith me regarda :

— Je me suis fait cette réflexion, moi aussi, répliqua-t-il sérieusement. Et je ne comprenais plus rien à cette aventure, car Duveau répondait à tort et à travers à chacune des questions qu'on lui posait. Ces messieurs n'y comprenaient rien non plus et il faut bien convenir qu'il y avait de quoi perdre son bon sens à écouter un garçon pareil. Il rigolait et il se tenait tantôt assis et tantôt debout, et il ne se gênait pas le moins du monde pour embrasser sa victime quand l'envie l'en prenait.

— Et que disait madame ? osai-je m'informer auprès de Piwith.

— Elle se laissait faire, madame... et elle déclarait, de temps en temps, d'un air très convenable : « J'ai tout de même deux balles dans la tête, messieurs... deux balles... deux vraies balles en plomb dans la tête. » On fit examiner la victime par le toubib du régiment et il reconnut que cette personne ne mentait pas. Les balles avaient pénétré dans la boîte cranienne de la malheureuse. Quant à Duveau, il n'en avait qu'une, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

Piwith parut sourire et je crus qu'il cherchait à me conduire longtemps en bateau avec cette histoire.

— C'est une bonne blague, lui confiai je alors de l'air le plus poli du monde.

Mais il s'emporta :

— Quoi ? quoi ?... me dit-il. Une bonne blague ? Mais cette histoire est authentique. Duveau fut réformé à la suite de

ses déclarations. Son régiment le regretta, pour des raisons de service, et si vous voulez savoir la vérité tout entière, je ne serai pas long.

— Oh ! oh ! fis-je par manière de plaisanterie.

— Anna, appela Piwith. Venez ici et répondez.

Je vis la grosse, l'unique grosse dame de la maison, quitter la table où elle consommait du vin rouge avec des biffins. Elle s'assit sur les genoux de mon compagnon.

— Où sont les deux balles ? demanda-t-il.

— Dans ma tête, avoua-t-elle sans se faire prier.

— Et qui te les a mises dans la tête ? ajouta Piwith.

— Toi, mon amour, soupira la dame dans le ravissement.

Alors Piwith se tourna de mon côté et il acheva son récit sur ces mots :

— Me croirez-vous à présent ?

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. Ou vous doutez de ma parole, ou vous êtes un parfait imbécile, car si vous aviez seulement pour dix centimes d'intelligence, vous auriez déjà compris que Piwith est le faux nom sous lequel j'ai pu m'engager à la Légion, après la réforme qu'on me donna pour avoir tiré deux coups de revolver dans la tête de madame et un dans la mienne. Voilà.

Et il me fit tâter, sous un petit toupet de cheveux qu'il portait, par coquetterie, à droite de la tête, le trou qu'il s'était fait lui-même, un beau matin, en évitant toutefois de donner raison à la stupide légende qui veut encore qu'on meure d'amour.

BOBÈCHE

— J'sais pas si, depuis que l'grand Louis l'a planté, Bobèche a pas causé de regrets à Friquette. De c'temps-là, Friquette était placée et un soir qu'elle rapportait sur un plateau des huîtres pour son homme, rue de Buci, Bobèche s'approche et prend une huître.

— C'est bien, qu'il fait... où c'est qu'tu vas, la gosse ?

Friquette répond :

— Laisse-moi tranquille.

Es-ce pas, t'as connu Bobèche ? quand

il était après une femme, il s'aurait fait saigner plutôt que d'la laisser.

— Si j'veux, que dit Bobèche.

Friquette, elle tenait son plateau et v'la Bobèche qui prend une autre huître et, l'choléra, quand il l'a eu mangée, il repose la coquille comme il l'avait fait de la première et il rit.

— T'es saoul, qu'lui dit Friquette.

— Non, j'suis pas saoul, qu'il dit.

Bon. Il prend une autre huître, il la bouffe, il remet la coquille et Friquette, pas ? elle pouvait rien qu'lui faire honte d'profiter qu'elle avait les mains prises pour y voler ses huîtres. Enfin Bobèche, quand il s'a eu tout envoyé, il s'met à charrier.

— T'es bath, ma gosse, qu'il attige, on va s'mettre nous deux... Veux-tu ?

— Et qu'est c'qu'elle a répondu Friquette ?

— Mon petit, Friquette, d'abord, elle avait mal au cœur de voir ça et puis elle voulait pas qu'Bobèche l'embrasse, tu comprends, cause à son homme... Bref, elle tenait toujours son plateau... et elle pouvait pas s'défendre. Seul'ment Bobèche l'a embrassée. Alors, mon petit, elle l'a posé là, son plateau, pis elle s'est mise à chialer comme une môme... Et Bobèche, il la regardait sérieusement, rapport qu'il avait pas voulu y faire de peine.

L'OBUS DANS L'ARMOIRE A GLACE

à Paul Fort.

Il y avait certainement quelque chose de plus étrange que les attitudes de M. Paul, de sa femme et de leur ami Bilboquet : c'était l'appartement dans une pièce duquel tous les trois se trouvaient réunis par une mauvaise nuit d'hiver, à Montmartre. M. Paul se tenait assis à califourchon sur un poêle de faïence que l'on n'allumait point à cause du chauffage central et il buvait, à même la bouteille, du whisky cependant que mistress Mary contemplait avec suavité son mari

qui n'était plus ni beau ni jeune. Quant à Bilboquet, soldat boulanger, actuellement en permission à Paris, il se délectait la vue de mistress Mary, dont le déshabillé de mousseline de soie noire exerçait sur ses sens une véritable fascination. Mais l'appartement de M. Paul était une merveille dans le genre.

Il se composait de trois pièces parfaitement isolées les unes des autres par le corridor de l'hôtel et des chambres occupées depuis fort longtemps par une vieille danseuse du Moulin-Rouge, deux masseuses liées d'amitié et certaines personnes de profession mal définie. Les trois pièces comprenaient une chambre à coucher, un salon, un bureau bourré de bouquins, de tableaux, de statuettes, d'armes anciennes, de linge sur des étagères et d'affiches trop vastes pour être dépliées.

C'est dans le bureau que M. Paul et sa

femme traitaient leur ami Bilboquet. Celui-ci passait, avant la guerre, pour écrire dans des feuilles éphémères des poèmes dont le sens échappait aux plus ardents partisans du vers librisme, du nébulisme et d'écoles encore moins galvaudées. M. Paul ne méprisait pas le talent quand il reste obscur, mais il s'occupait personnellement d'opérations de banque et lançait dans la morte-saison des affaires destinées ou non à réussir. Le résultat n'importait guère à cet homme de ressource. Il lui suffisait de toucher sa commission, car il avait charge d'âme et deux bouches à nourrir pour chaque jour que Dieu tolère. En outre, M. Paul avait des principes. Il en usait avec modération et c'est pour cette raison que la très vertueuse mistress Mary lui était tout entière attachée. La beauté de cette grande, calme, blanche et superbe femme réjouissait le

cœur de M. Paul dans les mauvais moments, et elle lui donnait de la reconnaissance envers le Créateur quand, juché sur son poêle, cet excellent époux se laissait aller à penser sans malveillance aux ménages de ses meilleurs amis.

— Mary, dit brusquement Bilboquet, passez-moi le whisky.

M. Paul tendit lui-même au permissionnaire la bouteille qu'il dérangea d'entre ses jambes et affirma :

— Tu sais... il y a des verres... Entends-tu ? Ne te gêne donc pas.

Mais mistress Mary se récriait :

— Un poilu comme Bilboquet boire dans un verre ! Taisez-vous. Je pense que vous avez perdu tout bon sens.

— Oh ! s'excusa Bilboquet... Poilu ! Je suis boulanger et, dans le secteur, il ne se passe jamais rien... et puis, poilu ! quel vilain mot sur de si jolies lèvres !

Mistress Mary rougit, parce qu'elle en avait pris l'habitude devant son mari, et baissa pudiquement les yeux. Mais Bilboquet, qui voulait plaire, renchérit sur ses pacifiques fonctions militaires et dépeignit fort bien son existence monotone et laborieuse.

— Cinq fournées de jour et cinq de nuit pour les deux sections, expliqua-t-il. On change chaque semaine. C'est un boulot ! mais j'ai parfois le temps d'écrire sur la planche du pétrin des quatrains qui seront publiés. Figurez-vous !... Je n'ai pas à me plaindre, sauf la farine qui n'est plus ça du tout depuis deux mois... Des farines dures ou des vieilles... ça fait des pâtes qui cuisent mal... et on doit les laisser plus d'une heure au four...

— Really ! fit avec indifférence mistress Mary.

M. Paul demanda :

— Pourquoi donc t'a-t-on mis dans une boulangerie de campagne, Bilboquet ?

— Voilà ! répondit celui-ci qui, depuis pas mal de temps, ne recherchait plus la raison des choses. Est-ce que l'on sait ?

Et il se tut.

Il était deux heures du matin. Il faisait dehors un vilain temps et les deux amis se passaient froidement la bouteille lorsque leur soif se réveillait. Mistress Mary buvait de la menthe à l'eau chaude, comme elle l'avait toujours fait depuis que M. Paul s'était épris d'elle à San-Francisco. Le vent balayait la rue Lepic, sans aucune utilité, car elle était déserte depuis la guerre, à pareille heure. On entendait parfois des paquets d'eau s'échapper des gouttières et frapper les trottoirs en retentissant. Les minutes s'écoulaient dans

une confortable intimité et M. Paul, sa femme et Bilboquet laissaient flotter leurs idées vers un but qui n'était pas encore atteint.

Or, M. Paul entendait bien ce qu'il voulait et il comptait sur son ami. Celui-ci n'avait d'attention que pour mistress Mary et s'il ne doutait point des désirs qu'elle lui inspirait, il hésitait sur la façon avec laquelle il opérerait pour arriver à de bons résultats. Quant à mistress Mary, elle se contentait de paraître une épouse fidèle, et on doit reconnaître que cela lui était parfaitement possible car elle se serait fait hacher en menus morceaux plutôt que de démordre de ce qu'elle s'était promis. Ce n'était pas Bilboquet qui la détournerait de ses devoirs, songeait-elle. Elle en avait la conviction puissante, mais elle était sujette à des palpitations de cœur et elle se méfiait

de cet organe dans le sens matériel du mot.

Ainsi se partageaient les sentiments de ces trois personnages qui tour à tour s'imbibaient de menthe ou de whisky, se taisaient, se regardaient et ne trouvaient plus rien d'inutile à se dire.

M. Paul sortit le premier de sa réserve et à brûle-pourpoint, comme un homme qui se jette à la mer, voire du haut d'un poêle de faïence, il commença par ces paroles :

— Sais-tu quelle surprise, Bilboquet, je me suis promis de te faire ?

Bilboquet contempla son ami dans un profond étonnement.

— Oui... quelle surprise ?

— Non, répondit Bilboquet.

— Je suis, poursuivit M. Paul, assez au courant de tes goûts pour avoir découvert ce que tu peux le plus aimer au monde.

D'ailleurs, ignorant comme tu l'es de la grandeur d'un champ de bataille, tu vas comprendre bientôt. Moi, j'ai visité la Marne après la victoire française et, là, n'est-ce pas ?...

— Nous avons beaucoup gagné de l'argent, interrompit mistress Mary d'une voix céleste.

— Combien ?

— Peut-être quinze mille... peut-être plus...

— Ah ! fit respectueusement Bilboquet. Et tu désires me faire une surprise ?

— C'est-à-dire... Mais, observa M. Paul, tu ne me demandes pas comment j'ai gagné cet argent ?

— Je sais que tu...

— Mon ami, j'ai loué un taxi et je suis parti, et, sur les routes, dans les champs, nous avons ramassé des objets, n'est-ce pas ? du matériel... et j'ai rapporté ces

choses... et je les ai vendues à des Américains du Grand-Hôtel.

— Yes !

— Nous avons fait de nombreux voyages... et toujours sans y perdre, allons !... voilà pourquoi j'ai pensé qu'un petit souvenir de la grande guerre pouvait être agréable à un soldat qui fait le pain.

— Où veut-il en venir ? se demandait à part soi Bilboquet.

M. Paul eut un léger sourire et, s'adressant à sa femme, il déclara :

— Tu peux aller faire voir à Bilboquet ce que je lui offre, Mary. Ce n'est pas de boniment.

Bilboquet crut rêver. Mistress Mary leva sur lui ses grands yeux calmes et dit :

— Alors, venez-vous avec moi, dans la chambre, n'est-ce pas ?... et je montre...

Bilboquet s'empressa de la suivre. Ils

traversèrent le corridor. Mistress Mary ouvrit la porte, qui était fermée à clef, et tous deux pénétrèrent dans la chambre à coucher.

— Ah ! soupira Bilboquet... Mary !

Mais la fidèle épouse de M. Paul fouillait déjà dans l'armoire à glace — une très massive et luxueuse armoire d'hôtel meublé — en retirait une boîte à corset et la déposait avec mille précautions sur la couche conjugale.

— Ne bougez pas ! chuchota la jeune femme.

La lampe électrique du chevet du lit éclairait la pièce et, quand le couvercle de la boîte à corset fut ôté, Bilboquet vit, délicatement posé sur du coton rose, un obus noir et massif devant lequel il demeura stupide.

— Il est beau, fit mistress Mary, à voix basse, n'est-ce pas ?

Elle se tenait immobile devant lui, comme on admire une aveugle et sourde divinité. L'obus était intact et, dans ses flancs terribles, reposait une force qui paraissait attendre. On eût dit d'une monstrueuse chrysalide engourdie et ni Bilboquet ni mistress Mary ne se sentaient à leur aise.

— C'est un 77, non percuté, chuchota la vertueuse épouse de M. Paul.

— Un 77 ! répéta Bilboquet.

— Il est une bête ici, dans l'armoire à glace, confia mistress Mary, mais une bête sauvage et dangereuse, n'est-ce pas ? Aussi vous faites bien, pour le prendre et le porter chez vous, d'aller doucement... si doucement que possible.

— Et c'est là le cadeau de Paul ?

— Oui. C'est une pièce excessivement rare pour collection, vous savez ?

Bilboquet s'emporta.

— Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en foute de votre 77 ? articula-t-il d'une voix blanche.

— Oh ! Bilboquet !

— Mary !

Ils se dévisagèrent un instant et, dans les yeux de la femme de son ami, le permissionnaire crut lire une étrange promesse. Il prit contre lui cette femme, la serra dans ses bras et leurs bouches s'unirent. Déjà Bilboquet croyait atteindre au bonheur, car il sentait que mistress Mary s'abandonnait... Il l'assit sur le lit et, sans plus penser au 77, la renversa... Mistress Mary frissonna, puis, d'un seul coup, s'évanouit.

— Ah ! bah !... s'étonna Bilboquet et il vit qu'en renversant la femme de M. Paul, il l'avait appuyée à l'horrible boîte qui contenait l'horrible engin.

Cela le dégrisa, séance tenante.

L'obus reposait avec une tragique pesanteur dans la boîte à corset, et il parut à Bilboquet plus massif, plus noir et plus lisse qu'il ne l'avait supposé.

— Voilà bien des façons ridicules de vouloir obliger un copain ! murmura le malheureux garçon et près de mistress Mary, dont le grand corps inanimé gisait en travers du lit et du 77 dont l'immobilité sinistre avait quelque chose de sournois et d'impur, il éprouvait une terreur imbécile. N'ayant jamais vu d'obus à pareille distance, Bilboquet se sentait défaillir de frayeur à la seule idée de faire un mouvement.

Dans l'hôtel cependant c'était un va-et-vient étouffé, des rires... On ouvrait des portes. On parlait à voix basse... et Bilboquet ne bougeait pas ; il répétait de temps en temps :

— Mary !... Mary !...

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda soudain M. Paul en se glissant dans la chambre.

— Regarde ! dit Bilboquet.

M. Paul eut vite fait de poser le couvercle sur la boîte du bizarre bibelot et de l'enfouir dans l'armoire à glace. Après quoi les deux hommes s'étreignirent en silence.

— Merci ! soupira M. Paul.

— Ah ! mais non... oh ! non... non... non... je n'en veux pas.

— Alors, qu'est-ce que tu fais là ! nom de D... Tu ne peux pas aller chercher un médecin ?

— Je... je...

— Fais vite, ordonna M. Paul.

M. Paul était dégoûté. Depuis des mois qu'il était en possession de l'obus ramassé sur la Marne, sa vie devenait impossible. Il avait cherché tous les moyens imaginables de se défaire du tragique trophée,

mais en vain. Aucun collectionneur n'en voulait, et M. Paul connut les frayeurs soudaines, les transes, les insomnies et les mornes abattements d'un homme qui possède un 77, non percuté, dans son armoire à glace. Il ne le regardait jamais et quelquefois, la nuit, prêtant l'oreille, il croyait l'entendre vivre, dans la même chambre que lui, une vie de monstre mystérieux. Mistress Mary, elle, éprouvait moins de crainte que son mari, mais elle piquait une crise pour un verre cassé, pour un coup frappé trop fort à la porte de la chambre, pour la sonnerie du téléphone, ou pour le moindre craquement d'un meuble dans le silence de ses longues rêveries.

— Alors ! gémissait Bilboquet en descendant la rue Lepic... Un médecin ! Trouver un médecin à cette heure ? Faut être fou !

Pourtant, un taxi rencontré par le plus singulier des hasards l'emportait à travers Montmartre sans succès. Bilboquet se désespérait, et il voyait avec appréhension le compteur chiffrer, de plus en plus, le prix de sa dépense.

— Allez donc au commissariat, finit-il par ordonner au chauffeur.

Au commissariat, Bilboquet dut s'expliquer ; il le fit comme il put et un agent, après avoir consulté sur une liste le nom des médecins de service de nuit, monta dans la voiture de Bilboquet et se fit conduire avenue de Villiers chez un morticole assez dépourvu de clientèle pour se livrer, après minuit, à une pareille besogne.

C'était un Grec que ce pauvre homme, un Grec qui répondait au nom de Markivoudis et, lorsqu'il fut au chevet de mistress Mary, son admiration pour une si belle femme ne se traduisit pas par d'inu-

tiles paroles. Il donna très rapidement l'ordre de la laisser en paix, tourna, retourna, palpa, ausculta la malade et finit par déclarer que ce ne serait rien.

À la porte, dans le corridor, l'agent se tenait immobile. On l'envoya chercher une potion en taxi et Bilboquet, dont la peine était grande d'avoir manqué son coup, regardait par instants M. Paul, en hochant la tête. M. Paul ne disait rien. Il écoutait le docteur quand il daignait parler et, petit à petit, malgré son inquiétude, il lui venait à l'esprit une idée singulière.

— Une émotion trop forte... prononçait avec un léger zézaiement l'homme de science. Une secousse... Est-elle sujette à ces syncopes ?

— Ma foi, docteur...

— Là ! s'exclama Bilboquet, en désignant l'armoire à glace.

Les deux amis se dévisagèrent.

— Quoi ? Là ! demanda le docteur.

Aussitôt Bilboquet eut un geste héroïque. Il ouvrit l'un des battants de l'armoire, fouilla, chercha et, se saisissant de la longue boîte qui renfermait l'objet de sa terreur, il la déposa sur le plancher et souleva lentement le couvercle.

— Oh ! s'exclama vivement le docteur, et il poursuivit avec une vivacité surprenante : Cachez cela, voyons ! Il ne faut pas... pour la malade... C'est un obus de 77 vraiment... Il est splendide... Splendide !

Ses yeux ne pouvaient se détacher de la boîte que recouvrait avec soin Bilboquet.

— Et vous en voudriez combien ? s'informa froidement le docteur en fixant du regard M. Paul.

M. Paul frémit.

— Docteur, balbutia-t-il... Mais docteur...

Mistress Mary, revenue à elle-même, écoutait avec ravissement.

— On vous le donne, prononça-t-elle...

— Comment ?

— Oui, oui... renchérit M. Paul. Puisque ma femme éprouve du plaisir à vous l'offrir, emportez-le, docteur, je vous en prie.

Bilboquet se frottait les mains. L'agent revint. On poussa la boîte sous le lit et le docteur attendit que l'agent se retirât, après un salut bienveillant. M. Paul descendit lui-même dans le taxi le terrible obus dont on le délivrait. Le docteur prit congé de la malade et de Bilboquet.

— Mary ! murmura celui-ci quand ils furent seuls ...

La jeune femme poussa de grands cris.

Bilboquet prit la porte.

— Ça se tassera, songeait-il... Demain.

Mais il croisa dans l'escalier M. Paul et il s'aperçut, avec mélancolie, que M. Paul n'avait plus aucune sorte de courtoisie.

— Ah ! te voilà, s'exclama-t-il... Veux-tu déguerpir... Et plus vite... Toi ! toi me faire rater une affaire pareille ! Imbécile... D'abord le chauffeur réclame qu'on le paie... Entends-tu... Paie-le... et surtout ne fais pas attendre le docteur.

Bilboquet dut obéir, pour ne pas s'attirer d'ennuis, attendu qu'il était militaire ; mais, tout en descendant, il constatait avec tristesse que M. Paul lui parlait haut et fort comme un individu qui n'a déjà plus rien à craindre de ses semblables, ni des terribles projectiles qu'ils fabriquent pour se détruire avec une sereine promptitude.

APRÈS MINUIT

à Tristan Derème.

L'homme et la femme me suivaient. J'aurais pu — tant ils titubaient dans mon ombre — me soustraire à leur curiosité, mais un désir bizarre ralentissait ma marche. Je me retournai :

— Vous êtes chanteur, n'est-ce pas ? me dit l'homme.

— Évidemment.

La femme exultait :

— Oh ! vous en avez l'air. Quand je vous ai vu, j'ai tout de suite pensé : voilà, monsieur est artiste de café-concert !

Tant de bonhomie me mettait à l'aise. D'ailleurs il est bien rare de ne pas rencontrer, vers trois heures du matin, aux environs des Halles, des gens fort accommodants. Sans rechercher leur compagnie, je ne dédaigne pas l'occasion, lorsqu'elle se présente, de me mêler à eux et de traîner, en accumulant cafés, marcs, calvados et vieux rhums, dans les nombreux petits débits qui avoisinent l'église Saint-Eustache et les Innocents. La fréquentation n'en est jamais banale.

L'homme était ivre. Il tenait à la main son chapeau et se moquait des convenances. A ses côtés, la femme prenait de petits airs falots et balbutiants qui m'intriguaient.

Enfin, la conversation s'établit. Dans la lumière intense et sans cesse agitée des globes électriques, les lourdes voitures arrivaient qu'on déchargeait à même la

chaussée. Des blouses et des casquettes rôdaient autour. D'autres, mélancoliquement, encombraient les comptoirs.

Nous prîmes à droite et, comme nous arrivions au boulevard de Sébastopol, l'homme brusquement me proposa de l'accompagner dans une guinguette où, disait-il, « un chanteur fait toujours de l'argent ». Je déclinai poliment l'offre. Il insista :

— Voyons... tant pis si je suis un crétin... mais je paie la voiture.

Et, de la voix, il arrêtait un fiacre endormi.

— Madame, ajoutait-il, nous accompagne...

Or, pas plus que moi, « Madame » ne se souciait de suivre l'ivrogne dans l'état où il se trouvait.

Ce double refus parut le contrarier.

— Mais, enfin, si je paie la voiture, répétait-il.

Il grogna, jura, s'emporta... Rien n'y fit. J'étais fatigué... Madame, « fallait qu'elle travaille... »

L'ivrogne alors nous écrasa de son mépris et, très cérémonieux :

— Par conséquent, mes enfants, je vous plaque. Mais, avant — on sait ce qu'on sait — que je vous présente : Monsieur, artiss'... Madame !... Cocher, place d'Italie !

Et, mollement, le fiacre détala.

Sur le boulevard, des ombres traînaient. Deux agents, à l'angle de Pygmalion, attendaient patiemment le jour qui déjà, faiblement, pointait au rebord aigu des toitures.

Heure charmante, où les viveurs, blêmis de fatigue, hument la brise, où des chiens maigres flairent, en portant la queue basse, les hautes poubelles et où les derniers chiffonniers que le jour chassera,

causent entre eux d'une voix rauque devant les marchands de vin !

Je me perdais dans une rêverie légère et chaque bruit m'engourdissait. Ma compagne était moins distraite. Elle arrêtait des hommes et engageait avec eux de brefs conciliabules. Ce petit manège me surprit. Enfin la dame sut séduire un vieillard qui l'entraîna vers un banc... Elle revint, au bout d'un moment, et me montra vingt sous.

Il faisait jour.

— Je vais boire, dit la femme.

Elle tirait un peu la jambe et son jupon dépassait la robe. Le petit collet noir et ridicule qu'elle portait sur les épaules, son vieux chapeau de paille grise, les espadrilles dont elle était chaussée, me faisaient l'effet d'un déguisement singulier et, très naturellement, j'imaginais une légende dont cette femme devait être la

touchante héroïne. Pour une fois, mon rêve ne m'avait pas tout à fait trompé.

— Je ne cherche pas à plaire, voyez-vous... commença la buveuse un peu lasse ; pourtant dix sous d'un côté et dix sous de l'autre font une jolie pièce, et cette pièce, je la casse avec vous. Prenez un verre. Je n'ai jamais été jolie. Mais j'ai du cœur. Et, si l'homme que vous avez vu tout à l'heure avec moi devenait moins exigeant, ma vie serait heureuse. Ce salop-là !

Mais il me défend, car si je n'avais qu'Albert pour me défendre, vous pensez bien !... Albert, c'est mon second... Autant dire un enfant. Tout jeune et déjà gâché... Quelle pitié ! Malheureusement j'aimais Albert et il m'a eue. Depuis, nous avons pris l'habitude de nous voir. Je le console. Albert n'est pas heureux. Il va dans les cafés et chante des complaintes

qu'il fabrique lui-même. Vous ne diriez pas qu'il est triste, mais dans la chambre il s'assied par terre et s'écrie : « Je suis le rebut de la société ; elle me repousse. Je dégoûte même les agents ! » Entre nous, je crois qu'il n'a pas sa raison tout entière. Albert s'est trop fatigué autrefois. Sa jambe gauche maigrit. Albert est coxalgique.

Elle avala son petit verre d'alcool.

— Mais toutes ces misères ne me rebutent pas. Je reprendrai plus tard mon existence passée.

Nous nous levâmes. Elle me souriait. Le matin jaune et brumeux nous grisait d'espérances confuses. Je glanai quelques feuilles de navet, une carotte et deux poireaux dont mon amie fit un bouquet charmant. Puis je la quittai pour regagner Montmartre. Alors elle releva très haut son vieux jupon et me montra qu'elle avait encore de jolies jambes.

L'ARRESTATION

à Paul Bourget.

Ce n'est pas à ce crime imbécile auquel il avait prêté la main, rue Racine, que Georges pensait, mais à l'abominable ressemblance qui s'était ensuite imposée à son esprit entre la vieille femme qu'il avait tuée et sa mère, bourgeoise économe dont il se rappelait le regard doux et droit, la bouche pleine de bonté et le front pur orné de minces bandeaux. Je ne souhaite à personne ce retour sur lui-même s'il doit le faire comme le fit Georges, un blême et froid matin d'hiver, dans sa

chambre d'étudiant, devant quelques centaines de francs. Et cependant Georges n'était point un mauvais garçon. Je l'ai connu à la taverne Michel où il jouait, avec d'autres étudiants, des parties de cartes qui ne prenaient fin que sur d'assez grosses différences.

Il rentra, ce matin-là, dans sa chambre, voisine de la mienne, et je l'entendis. Le jour luisait entre les lamelles des persiennes. Heure sonore des maraîchers, des premiers trams dans le brouillard, des chiffonniers aux voix rauques. Heure du joueur qui va dormir, des débauchés, des pauvresses réveillées par le froid sur un banc, des poètes et des filous. J'entendis Georges marcher dans sa chambre, puis se coucher, et il fallut frapper à grands coups dans sa porte, vers le soir, pour lui remettre une dépêche qu'il lut d'un air absent et qui lui apprit que sa mère était morte.

Je n'invente rien de cette histoire. Georges annonça par télégramme l'heure de son arrivée le lendemain, à son père, en province. Il vit sa mère étendue sur le lit où elle l'avait mis au monde. Il vit son père, ses deux frères, sa jeune sœur, et leurs vêtements de deuil lui causaient une horreur profonde. Il versa quelques larmes. Pourquoi ne pouvait-il pas pleurer ? Georges regardait sa mère : elle tenait dans ses mains pieusement jointes le crucifix devant lequel il l'avait tant de fois surprise agenouillée. Puis Georges retrouva d'autres souvenirs. Ses frères, quand il s'approchait d'eux, le prenaient dans leurs bras et l'étreignaient pour qu'il partageât leur douleur. La sienne n'était pas avec eux. C'est à peine si parfois Georges, qui était l'aîné de la famille, avait un sanglot dans la gorge, mais il souffrait mille fois plus qu'il ne l'aurait

pu supposer car la ressemblance dont il ne parvenait pas à chasser l'atroce image de son esprit, le poursuivait quoi qu'il fît pour y échapper. A la fin, il en prit l'habitude, mais sans pouvoir s'abandonner à la douleur qu'un aiguillon terrible réveillait à tout instant en lui si violemment que, pour ne point se trahir, Georges attendait ces réveils et luttait avec eux.

Durant le trajet du voyage et ces quelques heures épouvantables qu'il avait eu la patience d'épuiser une à une avant le départ du train, Georges, entre deux voisins de café, puis de wagon, s'était plongé dans la lecture des journaux du soir. On y parlait du crime, de son crime ! Quel bizarre sentiment lui causa d'abord son impunité ! Georges respira. Il se dit ensuite qu'il avait passé le plus dur et que la police ne l'inquiéterait pas. L'impression qu'il était libre, qu'on ne l'arrêterait

point en cours de route, comme on le raconte dans les feuilles, l'emplit d'une espèce d'assurance. Il revécut par la pensée la scène du crime qu'il avait commis. Pouvait-il en omettre un détail ? Et maintenant qu'au milieu des siens il éprouvait la sensation d'être étranger à leur malheur, celui dont il ressentait l'étendue se nourrissait insatiablement des moindres faits qui s'étaient accomplis, rue Racine, chez cette vieille femme dont l'impitoyable souvenir le traquait.

Georges dut attendre jusqu'au lendemain soir les journaux de Paris pour puiser, dans les invraisemblances où ils se perdaient à propos du crime, une nouvelle certitude et un surcroît de détresse et d'accablement. Mais il se domina. Les vêtements noirs que lui apporta le petit tailleur de la ville qui l'avait jadis habillé, lui allaient mal. Il les mit avec

l'angoisse superstitieuse qu'ils sauraient l'aider, mieux que les autres, à détourner jusqu'aux moindres soupçons... Pourtant que craignait-il ? Où il était, dans cette maison calme et funèbre, ne se sentait-il pas dans des lieux inviolables ? Cette pensée lui fit honte. Il faut bien le dire. Georges avait eu l'idée que la mort de sa mère le purifiait de son acte et cela le plongea dans un absolu mépris de lui-même. Mais que pareil mépris a peu de force devant l'instinct féroce de la conservation ! Georges se secoua. Il établit, durant toute la nuit, un barème des chances qu'il avait et de celles qu'il n'avait pas. Les premières le rassurèrent. Pourtant il ne vécut les jours suivants que dans l'attente des journaux qu'il lisait en entier, sans plus penser à rien. L'enterrement de sa mère, qui avait eu lieu le lendemain de son arrivée, la maison

vide et comme désertée de sa vie, l'air absent de ses frères, de son père et de sa jeune sœur, Georges n'y prenait pas garde. Ou bien, s'il revenait à quelque notion des objets et des gens qui l'entouraient, c'était pour mettre entre eux et lui des attitudes muettes et cette froideur qui commandait de jour en jour à tous ses gestes.

Or il arriva qu'après une semaine, Georges ressentit comme une détente, qu'il eut une soudaine explosion de larmes dans sa chambre, et qu'il rechercha pour apaiser son immense détresse la douleur des siens. Il pleurait. Il redevenait Georges, c'est-à-dire un enfant qui a perdu sa mère et qui aurait tellement eu besoin d'elle pour lui confesser son crime et lui demander de l'absoudre. Des jours passèrent. Des jours et des nuits avec les journaux du matin et du

soir. Georges se sentait revivre. Il accompagnait son père dans le jardin ou il se promenait seul dans les allées, tête nue, malgré le froid. C'était un jardin de province, planté de petits arbres, un jardin triste, vague, quelconque, et l'odeur de la terre y était comme elle est partout, celle que l'on n'oublie plus lorsque l'on a un mort tout frais au cimetière.

— Quand partiras-tu, Georges ? lui dit un soir son père. Tu ne peux pas rester ici davantage pour tes études.

— Oh ! père... père !...

Georges n'aurait plus voulu partir. Il avait peur de s'en aller, de quitter cette maison, d'abandonner les siens au souvenir qu'il leur laisserait. Et une frayeur instinctive l'écartait de Paris comme s'il n'y avait eu à Paris qu'une seule rue — il la connaissait — où il irait rôder la nuit et se perdre aussitôt. Il fallut bien pour-

tant que Georges fixât le jour de son départ. Il le fit. La vieille Mathilde prépara sa valise et Georges comprit qu'il embrasserait, ce jour-là, pour la dernière fois, des êtres chers et innocents de toute la honte qu'il avait amassée sur lui.

Ce jour vint, puis le soir du départ. Il était sept heures et Georges, qui ne pouvait manger, était assis à la table où, malgré qu'il occupât une place, une autre restait vide. Tous le sentaient, mais ils n'en parlaient pas, et les bruits du repas emplissaient l'atmosphère d'une lenteur machinale.

— Monsieur Georges, appela tout à coup Mathilde... Un monsieur vous demande...

— Un monsieur ?

Ce ne fut que plus tard, beaucoup plus tard, que Georges se rappela la discrétion avec laquelle ce visiteur s'était in-

troduit dans la maison. Georges, chancelant, alla au-devant de lui.

— Bonsoir, dit cet homme.

— Ah !... murmura Georges qui le reconnaissait... Vous avez quelque chose à me...

— Il faut vous en aller d'ici, monsieur Georges, répondit l'agent... Vous comprenez ?... Il y a deux jours qu'un monsieur de la Préfecture de Paris est arrivé... Naturellement, après tout le malheur de M. votre père, n'est-ce pas, on n'a pas voulu... on a fait ce qu'on a pu pour éviter ça... Mais ce monsieur ne peut pas vous attendre... Alors...

— Alors, c'est entendu... articula tout haut Georges qui parvint à donner à sa voix une sorte d'intonation naturelle... vous pouvez dire à ce monsieur... il fit un très grand effort sur lui-même, que... je... je... n'est-ce pas... ce soir... à 9 h. 12

je serai au train... oui... 9 h. 12, le rapide pour... Paris.

Et Georges se passa la main sur le visage et tous, de la salle à manger où ils attendaient qu'il revînt, l'entendirent tomber dans le vestibule et les appeler en pleurant.

L'ONCLE

à Mario Meunier.

Dans le jardinet clair, grand'mère poussait le fauteuil de l'*oncle*. Je me souviens très bien des corbeilles entourées de buis, des longues allées ratissées et des branches. *L'oncle* jouait avec ses doigts. Il les mêlait en s'appliquant, il les embrouillait, puis il restait bouche bée pendant de longs quarts d'heure... On devait alors délier doucement les mains du pauvre idiot.

J'étais beaucoup plus turbulent. *L'oncle* me déplaisait. Son regard fixe me faisait

peur. Aussi, quelle infernale joie, quand, sur l'escarpolette, j'imprimais de grandes poussées à la planche ! Les portants tremblaient, au bout des cordes, les anneaux grinçaient ; j'allais très haut, droit sur mes jambes en poussant de grands cris.

Et *l'oncle*, me voyant passer par-dessus lui comme une trombe, tendait les bras en appelant.

Je fus mis pensionnaire au collège.

J'appris des choses fort extraordinaires. Ainsi, le principal m'annonça de suite :

— Jean-Paul-René Cauchoise, vous êtes né le 3 juillet 1880, à Nouméa, Nouvelle-Calédonie.

— ... ?

— On va vous mettre en huitième.

Grand'mère ne le savait donc pas où j'étais né ? Je voulus répondre que j'étais né *chez nous*, derrière Saint-Bruno. Cela me donnait envie de pleurer.

Le principal posa sa grosse main sur ma tête. Il dit avec douceur :

— Vous êtes un brave petit garçon.

Mes camarades s'amusaient au ballon dans la cour. Je ne me mêlais pas à eux. Je recherchais plutôt, sous le préau, les appliqués joueurs de billes ou bien je me promenais seul. Je me disais souvent — pour le croire — que j'étais né dans cette île de Calédonie. Mais, n'ayant pas de souvenirs précis, j'hésitais.

Grand'mère venait me voir tous les jeudis et m'apportait des friandises. « *L'oncle* est bien malade », répétait grand'-mère.

Le dimanche, j'allais à la promenade sur une route.

... Quand j'évoque à présent mon enfance, un cher visage de vieille femme tourne en chantant dans ma mémoire. Je revois ensuite le parloir aux murs sévè-

rement ornés de gravures, de palmes et de moulages. Mes autres souvenirs s'égarent quelquefois.

Pourtant, j'éprouve encore la sensation bizarre qui m'étreignait lorsque pendant l'étude j'ouvrais mon atlas. Dans un mince carré bleu, l'île était dessinée : Nouméa, la Dombéa, l'île Nou, la baie des Dames... Ces noms avaient la vertu singulière de m'enchanter le cœur de tristesse. De confuses impressions de voyages naissaient en moi. Mais comment exprimer cela ? Comment traduire la nostalgie fervente, l'éveil d'un aussi grand et pressant mystère...

Et voici qu'un soir de mai — sais-je bien exactement à quel propos ? — le nom d'un ancien domestique me vint à la mémoire : Arona !

Il était long, preste, adroit et rieur...

On approchait des grandes vacances.

Les marronniers grillés donnaient à peine dans la cour une ombre étroite. Les salles étaient fraîches et le bois noirci des pupitres, quand on y appuyait la joue, la glaçait.

Je n'eus qu'un prix de bonne conduite...

La maison que je retrouvais après dix mois d'absence me parut pleine d'une solitude charmante. L'herbe envahissait le jardin. Des roses trop vives s'effeuillaient et la viorne extravagante escaladait la crête inégale des murs. Dans un pareil décor, mon *rêve* ne fit que prendre de nouvelles et troublantes certitudes. Chose étrange ! Cette petite maison « derrière Saint-Bruno » me révélait soudain l'existence d'une autre maison, d'un autre jardin où, tout enfant, j'avais connu la même sensation vivace de vertige. Mais les lianes et les bananiers aux larges et lisses palmes unies remplaçaient les roses

et la viorne flexible de nos climats.

Alors, je n'eus plus qu'un seul et tourmentant besoin de parler. Grand'mère, trop absorbée par les soins qu'elle ne cessait d'apporter à *l'oncle*, ne devinait pas quelle folle agitation s'emparait de moi quand nos regards se rencontraient. Je voulais crier : « Grand'mère, grand'mère, près du toit bas de la véranda, il y avait un manguier à l'odeur forte de térébenthine, deux grands pêchers fleuris, un papayer et des grenades. L'air était imprégné d'un parfum de cannelle, de sel et de soleil, et par-dessus le mur du jardin, les feuilles énormes des aloès et des cactus menaçaient l'azur de leurs crocs. »

Mais tout se passa différemment : voici d'ailleurs de quelle manière.

L'oncle se mourait. On m'éloignait de lui le plus possible et je sentais très bien, à l'air béat de son visage bleuissant et

tuméfié, qu'il n'en avait plus pour longtemps. A vrai dire, sa mort ne me touchait guère. C'était la fin d'un horrible cauchemar.

Pourtant, un trouble inexprimable s'emparait de moi. Je devenais fantasque, ombrageux et dur. Le soir, enfermé dans ma chambre, je ne parvenais pas à m'endormir. Onze heures, minuit, une heure sonnaient...

Ce soir-là, je m'étais couché plus tard que d'ordinaire. La lampe, que la glace inclinée reflétait, répandait une clarté rouge et brasillante.

On frappa brusquement à la porte.

Je me levai. J'ouvris. Grand'mère, simplement, me fit signe de la suivre.

... Il était couché dans le grand lit où d'habitude dormait grand'mère. Son visage, autrefois contracté, prenait une sérénité profonde et pure... Entre ses doigts

noués pour toujours, il serrait un crucifix d'ivoire.

Alors, je ne sais quelle immense et douloureuse émotion me cassa les nerfs. Je tombai dans les bras ouverts de grand'-mère et j'entendis à travers mes larmes une voix qui disait très bas, en tremblant :

— Embrasse-le.

Et je n'appris que bien plus tard l'atroce vérité. *L'oncle* était mon père. Il revenait des colonies. A Nouméa, il avait pris les fièvres. Ma mère était morte là-bas. Lui avait pu rentrer, lamentable et terrible idiot qui ne connaissait plus ni sa mère ni son fils.

DÉSERTEUR

à Léo Marchand.

— Bref, conclut Jim l'ancien, qui était un homme et qui se flattait de diriger à Belleville la *bande des Excentriques* ... Dire que c'est moi qui l'ai décidé au dernier moment à tout laisser tomber, ça s'peut... mais il en avait marre, le frère, et puis, avec lui, est-ce qu'on sait ? On sait rien. Y a des jours qu'il était à mettre le désordre dans l'équipe, es'pas ? Tu l'vois : sa casquette en errière, son chandail, son rire et ses façons d'gratter que quand ça lui chante. Moi, ces trucs-là...

— Nature ! approuva le gros Brioche, que l'histoire intéressait.

Jim vida son petit verre et reprit :

— C'est pas qu'il f'sait mal, mais rapport à son nom d'la Beigne, il s'croyait plus mariolle qu'un autre...

— Alors, demanda Brioche, qu'est-c'qu'il a dev'nu, la Beigne ?

Jim haussa les épaules et poussant une sorte de grognement.

— La Beigne ! fit-il avec lenteur. Quoi ! il était en permission quand on s'a revus, et rapport qu'avant la guerre il bricolait avec ma bande, voilà... Il m'a parlé. Et puis...

— Mais qu'est-c'qu'il a dev'nu ? demanda, pour la seconde fois, Brioche, qui, en bon gaillard de l'arrière, se plaisait aux récits d'aventures.

— Il s'plaignait, dit simplement Jim... D'abord, comme il avait les foies d'être

paumé par les *tiges*, rapport qu'il était plus en règle, il sortait que l'soir. Il v'nait au bar du père Flambeau. Là, y avait les copains. On discutait l'coup. Des fois, il s'occupait la nuit à des combines où que j'l'aidais. Ça y f'sait ses frais. Moi, il m'courait avec son air de madame Marie.

— « Qu'es't'as ? » que je le questionne.

— « Non... laisse... j'ai rien. » J'lui fais encore : « T'as quèqu' chose, la Beigne, ça s'voit... Tu veux pas parler ? »

— Et il a parlé ?

— Oui... Oh ! des trucs ! Des vrais trucs à la noix... Il avait l'cafard des poteaux d'son régiment. T'entends ! Moi, j'l'écoute... C'est pas des raisons ! que j'me pense... Ben, paraîtrait qu'si. Es'pas, avec lui, vas y voir c'que c'est, des raisons. L'cafard ne l'quittait pas... et il m'explique qu'avec un type qu'il appelait l'grand Charles, eux deux, ils s'étaient

jurés d'pas s'quitter... Pourquoi qu'il avait juré ? Ça le regarde. Tout de même, j'en avais ma claque de l'sentir malheureux, tell'ment bien qu'un soir : « Fous l'camp, que j'lui lâche en douce, va ! fous l'camp. T'as qu'à rien dire de c'que t'as vu par ici. » Ben, tu l'croirais pas, Brioche...

— Il est parti ?

— Non, il est resté. Mon boniment l'avait chamboulé, mais voilà qu'dans sa carrée d'l'hôtel, il écrivait à son copain, l'grand Charles... et c'est là qu'c'est dev'nu toute une affaire. Il y écrivait donc. Il s'racontait... sans y donner l'adresse, mais, chaque semaine, il mettait sa bafouille à la poste et c'que l'grand Charles devait penser dessur lui, il le laissait penser, rapport qu'à lui, la Beigne, ces bafouilles-là, ça l'occupait et puis ça le r'mettait d'aplomb. Moi, j'voyais v'nir

la catastrophe de loin... et ça n'a pas manqué.

— Ah ! fit entendre le gros Brioche dans un souffle... la catastrophe !...

— Y a quinze jours, le soir, chez Flambeau, on était tous peinards, en train d's'envoyer l'apéro. La Beigne rapplique et il m'fait signe de v'nir. On sort. Dehors : « Jim, qu'il me commence, je suis un homme sans honneur. » Je le r'garde. Il tirait sur l'bord de sa casquette et il bougeait pas d'place ses arpions su'l'trottoir. « Si c'est pour ça que tu m'as fait sortir, t'as l'bonjour. » J'allais rentrer. Il me r'tient. « J'ai à t'parler. » — « A moi ? » Ah ! mon vieux Brioche ! suis-moi bien. Donc, la Beigne, il écrivait, comme je te l'ai déjà dit, à son copain, l'grand Charles. Mais l'temps avait passé, et la Beigne, il se r'mettait, quand v'là-t-il pas, après trois mois, que le même soir

où il m'a tout avoué, v'là-t-il pas qu'il rencontre l'grand Charles ? Oui, et de simple deuxième classe, l'grand Charles l'était arrivé sous-lieut'nant et la Croix d'guerre, avec la banane par-dessus l'compte. La Beigne en r'venait pas. Non ! ils vont tous les deux boire un glass et alors, à c'qu'il m'a dit, l'autre y a sorti tout's ses lettres bien en ordre... Il les sort. Il les met sur la table et il vise la Beigne. « R'prends-les ! qu'il lui dit ensuite. J'en veux pas. T'es un dégueulasse ! Faire c'que t'as fait !... Un rien du tout... Et m'écrire ! Tiens !... la première du paquet j'l'ai lue, à cause que j'savais pas... les aut's sont pas ouvertes. »

— Sans blague ?

— Sans blague. La Beigne, il en avait l'tremblement. Il a r'pris ses lettres et, après qu'il m'a tout raconté par le détail, il s'a tourné pour qu'on s'voie pas et il

s'est mis à me d'mander pourquoi qu'il avait déserté. J'ai rien dit, s'pas ? pour pas l'ennuyer davantage. « Qu'est-c'que j'vais faire ? qu'il s'racontait... Ah ! nom de D... ! Je l'sais c'que j'vais faire... Tu m'vois, Jim... j'vais chez le commissaire. » — « T'es pas louf ? »

Il voulait rien entendre.

— Tu l'as pas laissé faire ?

— Qu'est-c' tu veux que j'fasse ? Seul'ment, j'y ai dit : « Réfléchis, eh ! la Beigne... t'es pas un môme et t'sais... l'quart, il t'enverra au Cherche-Midi où qu't'en prendras pour cinq ans. » — « J'm'en fous », qu'il disait. « Oh ! ben, si tu t'en fous !... » Mais alors, écoute donc, moi, s'pas ? j'y ai parlé d'la Légion ousqu'il pouvait s'engager sans risquer l'ballon. Il m'a laissé dire. C'est tout c'que j'sais... A cette heure, il doit êt'fait. J'doute pas d'lui... Oh ! non ! pas d'erreur, mais

l'plus dur, s'il s'est engagé, c'est quand il a dû quitter son nom d'la Beigne pour un autre...

— Et au total, acheva Brioche, qui avait quelque expérience, v'là bien c'que c'est... D'un régiment d'biffe, où qu'il était peut-être peinard, il a passé — d'autorité — à la Légion, où qu'il le s'ra pas... Ben, mon cochon... si c'est ça c'que t'appelles déserter !

C'EST UNE HISTOIRE, MONSIEUR...

à Émile Zavie.

A la table du bar, où il recevait d'habitude ses égaux le jeudi soir, Evariste Clément écrivait, pour le compte d'un patron qui les signait à sa place, d'incroyables âneries.

La princesse... la plume d'Evariste courait sur un infect petit papier gris et quadrillé dont il faisait une large consommation... *la princesse arracha des mains de son lâche agresseur l'arme qu'il avait brandie un moment devant elle et...*

— Pardon, s'informa poliment de la

table voisine un vieux pauvre que les longs cheveux et l'air inspiré de l'écrivain frappaient d'étonnement... est-ce que vous travaillez pour les journaux ?

— Oui, répondit Evariste, et il passa la main dans sa tignasse avec accablement.

— Monsieur, fit alors le vieux pauvre, voulez-vous que je...

— Quoi ?

— C'est une histoire, Monsieur.

Evariste se tut.

— Monsieur — commença l'autre, à la manière d'une confession publique — je n'ai pas toujours été le débris que vous voyez à cette table. J'ose même prétendre que si j'avais pu prévoir — à l'époque à laquelle je vais faire allusion — l'état où je me trouve actuellement, j'eusse été plus habile à conduire mes affaires et, surtout, plus circonspect vis-à-vis d'un certain M. Paul dont je n'ai pas à me louer.

Ce M. Paul me fit acheter un établissement de bains, près des Boulevards. Un établissement superbe, Monsieur, mais qui causa ma ruine pour la bonne raison qu'en France l'habitude de se laver — tout au moins le samedi — n'était pas encore devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Je parle de 1900.

— Bien, ponctua sans chaleur Evariste.

— Me voilà donc, reprit toujours très haut et en faisant des gestes le vieux pauvre, propriétaire d'un établissement de bains-douches, en plein Paris, et entouré d'un nombreux personnel de soigneurs, masseurs, pédicures et autres spécialistes, sans compter la caissière et un boy vêtu de rouge et coiffé d'un polo. Tout ce monde, je dois le dire, était parfaitement stylé et j'aurais pu vivre et vieillir au milieu de ces bons serviteurs si

les clients, que j'attendais, étaient venus. Ce fut...

— Un bouillon ?

— Désastreux !... Tellement que je dus renvoyer mes gens l'un après l'autre et fumer ma pipe à la caisse, cependant que Trott — c'était mon chien — me regardait. J'étais écœuré... qu'aurais-je dit à Trott ? Et, lui, qu'aurait-il pu faire pour arranger les choses ? Rien... n'est-ce pas ?...

— Rien, reconnut Evariste, d'une voix grave.

— Ah ! Monsieur, se plaignit le vieux pauvre... si moi-même je n'avais rien fait ! Si j'avais laissé Trott tranquille ! je l'aurais encore ! mais voilà... Trott d'abord me causa de la peine, puis il m'agaça, puis il m'horripila... puis et puis, je suis un saligaud... A voir Trott, toute la journée, assis sur son derrière

et me considérant, j'eus à un certain moment l'idée de m'aider de lui pour me distraire. — Ici ! commandai-je. La brave bête venait aussitôt me lécher les mains. Je le dressai par la suite à toutes sortes d'exercices... Quand, par perversité, Monsieur, je découvris qu'à dresser Trott à rebours de mes ordres, je pouvais en faire une bête étonnante. Je l'appelais ?... Il ne venait plus — Va-t'en, disais-je... oh ! Le vilain chien, le... Il accourait et me faisait fête. Je poussai plus loin son éducation. Ainsi, je n'avais qu'à m'écrier : — Je ne veux pas lire le journal aujourd'hui, non, je ne... Trott courait chercher le journal ; il me le mettait dans les mains, avec cet air de gaîté féroce et attendrissante qu'aucun autre n'avait comme lui.

Enfin — j'arrive au bout de mon histoire — de plus en plus dégoûté de moi-

même et de la façon peu brillante dont marchait mon établissement, je fermai boutique... C'était un soir d'hiver sans pluie... un soir que je me rappellerai toute la vie, Monsieur... Je n'avais plus un sou et je descendais les Boulevards. — Trott, pensais-je, me reste... et je puis encore, dans un cirque, l'exhiber... ah ! le bon chien ! Notez que c'était une ressource, n'est-ce pas ? Ou tout au moins une espèce de dernière et trompeuse espérance à laquelle je me raccrochais... Eh bien !... ouiche !... Parvenu à la hauteur de la rue Laffitte, j'eus l'envie de changer de trottoir... Trott était derrière moi... Je traverse donc la chaussée et je me retourne... et qu'est-ce que je vois, Monsieur ? L'omnibus Madeleine-Bastille. — Ici ! criai-je à Trott, oubliant quelle bête j'en avais fait... Trott me regarda. Il regarda l'omnibus...

— Et l'omnibus ?

— L'omnibus l'écrasa.

Evariste Clément cligna ses petits yeux, puis il considéra le personnage et, sans un mot, car il n'aimait pas ce genre de plaisanteries, il se remit à la besogne ingrate et littéraire qui lui était payée un sou la ligne.

FILS DE FAMILLE

à François Laya.

Jacques le poète errait de bar en bar la nuit, et l'amour qu'il avait des vieilles prostituées lui ravageait le cœur d'une immonde tristesse. Mais Jacques se payait des plaisirs et c'est ainsi qu'il devint une sorte d'individu dont les habitudes ne sont pas celles des honnêtes gens. Jacques détestait les honnêtes gens. Il portait un feutre gris rabattu sur les yeux et, comme il se désespérait parfois de n'avoir pas d'amie, les filles malheureuses dont il faisait ses confidentes, le plaignaient.

Une nuit qu'il n'avait pas mangé, une pierreuse des quais lui acheta du pain et il le dévora près d'elle, en silence, sur un banc froid et tout humide de pluie. Jacques s'en alla sans remercier cette personne. Il n'avait plus faim et déjà il pensait à écrire un roman dans sa chambre d'hôtel ; mais le patron qui lui faisait crédit, s'en lassa. Il mit Jacques dehors.

Il fallut bien que Jacques trouvât un gîte...

Il descendit le long des quais et rencontra la pierreuse qui lui avait donné du pain. Elle était sans défense devant lui. Jacques le comprit et, dans son cœur dégradé par la fréquentation des femmes de cette espèce, un désir fou germa. Jacques accompagna chez elle cette malheureuse et dormit tout le jour. A la nuit, il sortit, en emportant le peu d'argent qu'elle lui avait remis et il alla boire. Une fille assez

jolie voulut l'aider à changer d'existence. Il l'écouta sérieusement. Puis il alla de nouveau coucher chez la pierreuse du quai et ainsi de suite, jusqu'au moment où Jacques prit de telles habitudes qu'il ne fut plus capable de discerner le bien du mal. Alors il éprouva de la répugnance pour les filles des rues, et il ne cacha son dégoût à personne.

Cela l'entraîna plus loin qu'il ne l'aurait voulu, car il fit, quelque temps après, la connaissance de chauffeurs de taxi dans un bouge où ils venaient boire du vin blanc aux frais des femmes. Jacques apprit à conduire une voiture. Il fut à peu près l'égal de ces gens et il les aidait parfois à dévaliser les clients qu'ils ramenaient tard, dans la nuit.

Jacques cependant écrivait des vers ou bien on le trouvait, chez les bouquinistes du Quartier Latin, le nez dans de vieux

livres et se délectant à des lectures sans ordre et sans aucune utilité pour lui. Les vers qu'il écrivait n'étaient pas meilleurs que tant d'autres et la pierreuse, à qui Jacques les lisait, ne s'en amusait pas. Jacques n'avait aucune sorte de susceptibilité littéraire, et il interrompait, sans colère, la lecture de ses œuvres pour répondre à des questions qui ne pouvaient avoir avec celles-ci aucune sorte de rapport. Au fond, Jacques n'était pas malheureux, mais il avait des crises et alors rien ne pouvait l'empêcher de raconter à voix haute toutes ses infamies et bien d'autres encore qu'il n'avait pas commises, parce qu'il n'en avait point trouvé l'occasion. Il fallait le faire boire pour l'empêcher de parler. Aussi la malheureuse, qui se flattait de le comprendre, se tuait à la tâche pour qu'il bût à son aise.

Jacques n'était pas vilain garçon. Il

avait toutefois le regard fuyant des filles, qui étaient ses amies, quand elles croient que quelqu'un les surveille, et des gestes d'une crapuleuse franchise qui tranchaient fort avec le genre qu'il aurait pu avoir. Les agents le laissaient tranquille car ils savaient où ils pourraient le prendre, s'ils en avaient besoin. Jacques ignorait, en effet, que deux de ces messieurs habitaient la même maison que lui et que son amie les payait pour entretenir leur complaisance.

Cette ignorance de faits si simples perdit Jacques tout à fait, car il n'était pas si dévoyé qu'il ne conservât, par moment, une vague notion d'honneur à laquelle les gens de son espèce n'ont aucune raison de tenir.

Je veux dire que Jacques fit un coup, rue Gît-le-Cœur, chez une tireuse de cartes qu'il étrangla parce qu'elle lui avait

exactement révélé qui il était, et qu'il dévalisa ensuite d'une petite somme dont il s'empara aisément. Les deux agents — qui habitaient le même immeuble que Jacques — tentèrent d'arranger les choses et demandèrent à Jacques une petite part dans la combinaison. Jacques refusa. La malheureuse — dont il s'était fait aimer malgré qu'elle lui fût odieuse — eut beau le supplier et ces messieurs en même temps ; ils l'arrêtèrent et, lorsque Jacques fut conduit chez le commissaire, il jeta son argent à travers la salle et, au lieu de reconnaître qu'il était coupable, il déclara, sans se troubler, que ce n'est point, dans un établissement public de pareil ordre, qu'il daignerait jamais parler du roman russe.

DANS UN CAFÉ

à Pierre Mac-Orlan.

— Allons, chante !... me dit un vieil homme que je ne connaissais pas et que le hasard avait fait mon voisin de banc au Café du Cinéma. Chante ! il faut chanter...

Je me tournai de son côté... Dans la salle à peu près déserte dont les fenêtres, sans persiennes, donnaient sur des jardins noirs de campagne, l'unique lampe à pétrole fumait. Elle éclairait une table à laquelle des soldats boulangers jouaient

au « truc » avec des cartes catalanes. Ils abattaient violemment leur jeu, criaient, bluffaient, riaient ou s'exclamaient, et leurs façons ne manquaient pas d'un bruyant pittoresque.

— Pourquoi faut-il ? demandai-je.

— Ne veux-tu pas ? Oh ! si tu ne veux pas... Mais quelles raisons t'empêcheraient ? C'est un plaisir que j'aime, d'entendre le chant, parce que les airs demeurent dans ma tête... Et, sur la route, je pense à la gaîté... Ainsi je vais... La gaîté, la tristesse sont, tour à tour, dans mon cœur, ou en même temps. La route est moins longue...

— Où vas-tu donc ?

— Je vends des lacets, de petites glaces, du cirage, des bonbons et des cartes postales aux militaires. Je ne sais où je vais. Cela dépend. Il y a des villages que je reconnais quand j'approche de certaines

villes. Mais je n'ai jamais voyagé par ici autrefois. Il y a de la troupe. On trouve à vivre près des soldats. Celui-ci partage son pain ou donne sa soupe quand il est dégoûté et il dit : « Grand-père, qu'est-ce que tu as dans ta musette ? » Alors, ils regardent, ils achètent des cartes ou du cirage. Quant aux lacets, je les porte sur mon épaule et ils voient de suite s'ils en veulent ou non. Parce que les lacets de cuir sont chers. Sept sous les deux. Mais solides... Ne chanteras-tu pas ?

— On n'a guère le cœur à chanter, marchand.

— On n'a guère le cœur à chanter... Tu dis vrai. Mais tu n'as pas souffert autant que moi... C'est certain. Tu es soldat. Les soldats chantent toujours et ils aiment les bêtes. Ne suis-je pas un vieux chien qui suit les soldats ?

— Tu es libre, n'est-ce pas... et nous

ne sommes pas maîtres de faire ce qui nous plaît.

— Un vieux chien ! C'est mon sort... Et si je vais sur les routes, je vous cherche et je vous vends ma marchandise... Alors, les uns, qui ont bu, débitent des romances en se tenant debout, et les autres écoutent.

— D'où viens-tu ?

— De la frontière.

C'était un vieux à barbiche. Il portait une casquette sale et déformée. Ses yeux tranquilles et hardis me regardaient. Il secoua la tête.

— Autrefois, je traînais sur les routes, sans souci ; je couchais dans les cahutes défoncées qui, partout, sont notre bien. As-tu couché quelquefois sous le toit des vagabonds ?

— Oui, dis-je, dans l'Isère, dans la Drôme et les départements plus au sud.

— Étais-tu marchand ? Je connais les pays dont tu parles...

Il reprit, après un silence :

— Et maintenant tu es boulanger... Je le vois aux boutons blancs de ta capote... Moi aussi, j'ai été boulanger dans les campagnes... pendant l'hiver... Je partais au printemps. Ainsi, tu n'étais pas marchand ? Tu avais tes papiers en règle, cependant ?... Savais-tu lire sur les murailles ?

Je me tus et le regardai :

— On lit : *Ici le grand Bébert a eu froid*... ou bien : *Les amis m'ont trompé*... ou encore : *Salue l'hôtelier Arthur, tu fais bien ; ne bois pas chez lui, tu fais mieux*... Tu as lu de pareilles choses ?

— Je les ai lues. Cela peut servir de renseignements.

— Ah ! n'est-ce pas ? Et il y a aussi d'autres inscriptions sur les murailles.

— Il y avait des images : une maison tracée au charbon, des cœurs, des dates, des portraits, toute espèce de dessins.

— Et sous la maison, qu'y avait-il marqué ?

— Peut-être ai-je lu : *Tu peux trouver ailleurs.* Il est difficile de bien lire. Les inscriptions sont souvent effacées ou elles se mêlent. Alors...

— *Tu peux trouver ailleurs*... répétait le vieux avec une sorte d'acharnement. Un homme, qui a tout son esprit, écrirait-il une pareille stupidité ? Je ne le crois pas... Ailleurs ! où cela est-il donc ? En France ? A l'étranger ? Ici même, ou plus loin ?

— Écoute, dis-je à mon compagnon de rencontre, si tu as voyagé sur les routes, tu sais qu'un homme n'est jamais satisfait. Il dort bien, à l'abri du mauvais temps, dans une grange, où il ne paie rien,

mais il imagine un plus grand bien-être... Et il cherche autre part le bonheur.

— Non. Tu parles comme un enfant et cela te perdra certainement... J'ai parcouru le nord et le midi de la France, et, un jour, je suis revenu au pays où je me suis établi petitement. Je ne demandais pas autre chose.

— Tu t'es donc menti à toi-même puisque tu as repris ton ancienne vie.

Il ne répondit pas à ma question. Son visage prit une expression de tristesse qu'il n'avait pas auparavant.

— Pourquoi — demandai-je sans me gêner — n'es-tu point resté dans ton pays?

— Il y a des motifs... Les gens sont durs et ils n'ont pas toujours de l'estime ni de la politesse pour ceux qui se fixent tardivement dans un endroit. Où a-t-il passé la vie ? demandent-ils... Mais, voilà, il est fatigué de la vie. Vous voyez bien

qu'il rentre et qu'il veut enfin réparer des fautes que nous ne connaissons pas. Et puis, il y a son fils... Il vient voir le vieux, de temps en temps... Le fils ne vaut pas cher. Il boit... Il s'en va... Il revient à la mauvaise saison et tous deux se disputent.

— Et où est ton fils, à présent ?

— La frontière suisse n'est pas éloignée du pays. Comprends-tu ?

— Quel âge avait-il ?

— Vingt-sept ans. Un gars solide, mais la tête dure au bien. Il était fait pour avoir de l'instruction. Il lisait tous les livres, les vieux journaux et il parlait après qu'il avait lu. Il disait que les hommes sont égaux et qu'il ne convient pas aux hommes de se faire la guerre.

— Et ton fils le croyait ?

— C'était ses idées. Aussi il est

parti. Il a passé la frontière et il est comme s'il n'était pas...

— Alors, moi... poursuivit le vieux marchand en baissant la tête... je ne pouvais plus rester dans le pays... Le fils de l'un était mort au front. L'autre était cité à l'ordre de l'armée. Les gens sont méchants : « Où est ton fils ? » demandaient-ils en s'arrêtant devant ma porte. Je suis parti. J'ai mis dans ma musette ce qui était mon bien. Voilà tout... et je suis un chien, véritablement, qui suit les soldats... C'est une existence pénible et pleine de maux. J'entre dans les cafés. Je m'approche des feux qu'allument les militaires pour se chauffer... et je montre ma marchandise. Ils me font vivre. Mais qu'est-ce que la vie pour moi? J'aime qu'ils chantent... Vois-tu pourquoi ? C'est un bonheur si grand ! J'oublie qui je suis... Allons ! Ne chanteras-tu pas?

Et le vieux entonna brusquement, pour me donner l'exemple, cette vieille rengaine que connaissent les troupiers du 7e corps :

A Besançon, la neige tombe...

Mais on le fit taire. Car les joueurs de « truc », qui avaient de belles voix, ne pouvaient supporter qu'un vieillard leur cassât les oreilles de son fausset désagréable.

LE POSSÉDÉ

à Maurice Magre.

— C'était une rue, n'est-ce pas ? immense, trop éclairée, avec sur les côtés les maisons blanches d'une seule étage... et les portes ouvertes montraient les vestibules parmi lesquels, donc — la voix de notre ami Willy Bing, le peintre, s'altéra légèrement — des femmes étaient nues ou bien écartaient les peignoirs... Où est cette rue ? Je ne sais pas... peut-être dans une rêve, ou ailleurs, ou plus loin que cette rêve imbécile. Enfin, ce n'est pas d'importance, entre nous... Avez-vous une ciguerette ?

Il en prit une dans mon étui et, la tassant flegmatiquement sur un ongle :

— Il n'y avait pas seulement les femmes — poursuivit-il de l'air guindé qu'il affectait de prendre pour nous persuader que le whisky ne lui faisait point mal — je veux dire que, dans le nombre, étaient de toutes jeunes garçons que je reconnais à la tête droite quand je jetais, sans arrêter, une regard sur elles, sachant exactement les prix... N'est-ce pas ? C'était trop cher... tellement que je faisais façon de regarder sans voir... ou je tournais les yeux et je luttais aussi terriblement avec la tentation.

— J'entends bien, répondit poliment Bernard l'humoriste. Étiez-vous ivre ce soir-là ?

Willy Bing secoua résolument la tête et je découvris, à la lueur soudaine d'une lampe à arc qui élevait de craquantes

lumières sur les façades, que son visage était marqué d'une singulière vieillesse et qu'il fermait, non pas son œil crevé, mais l'autre dont il aurait eu grand besoin.

— Monsieur Bernard — reprit Bing — je ne buvais pas en cette époque... Mais combien même j'aurais bu... je pense, trois guinées pour une fille, et cinq pour le garçon, merci bien !

Il rit, passa sur sa figure une énorme main aux poils jaunes et ajouta :

— Seulement, monsieur Bernard, je n'avais pas les cinq guinées... cette soir-là... et je regrette, mais je vais encore mon chemin et les maisons étaient toujours ouvertes avec cette bétail jeune, rose, sans odeur et apprêté, je crois, à souffrir mille peines ou bien les joies plus abominables qu'une supplice... comme il vous plaît... Il était partout une silence incroyable et beaucoup de lumière et,

dans moi-même, une espèce dégoûtante de curiosité avant les exécutions capitales vers l'aube... sur les Boulevards.

— Du côté de la Santé ? rectifiai-je.

— Non, bougonna Willy Bing en arrêtant net d'avancer. Attendez, monsieur Bernard. J'arrive le bout de l'avenue, délivré je pense d'une horrible et très agréable plaisir... Là, je trouve les petites rues infectes et les manières de brasseries où étaient assises les femmes mutilées — il serra les dents et fit un geste — impossible à regarder... Yes... et elles m'appellent : Bing ! Vraiment... Une dit — et elle montrait sa poitrine où il manque un sein — qu'autrefois, elle est été dans les maisons que j'avais vues et elle demande quels sont, là-bas, les nouveaux supplices. Les autres crient, parce qu'elles pensent me connaître, et je ne m'en vais pas à cause d'une bonheur secret que j'éprou-

vais de voir ces choses... Je n'avais pas pitié. Non... je pense au contraire et puis, quelque part, une très belle fille, monsieur Bernard, très grande, excessivement blanche, une fille blonde, et je payé, subite, une petite somme misérable pour accompagner cette fille dans sa chambre.

Ah ! — se mit alors à geindre Willy Bing en ouvrant l'œil qu'il avait tenu jusqu'à présent fermé — monsieur! monsieur Bernard ! Je voulais faire quelque chose pour elle... Je voulais absolument... Mais inutile... une démon rit et dansait devant moi. Inutile aussi pour parler. Mais j'ai tenu contre la poitrine cette femme magnifique... elle ouvre le peignoir... J'ai touché sa peau nue, j'ai baisé sa peau douce et baisé cette peau si douce qu'une fleur... ét elle se penche ou plutôt, monsieur Bernard, je fais demande qu'elle se

penche... Voilà et comme elle obéit, pour faire comme toutes sa damnée métier de putain, j'ai très bien reconnu qu'elle n'avait plus de langue.

LA PREMIÈRE NEIGE

Tous les ans — depuis que j'avais le plaisir de recourir à lui pour allonger ou raccourcir les « papiers » que MM. les reporters déposaient, entre neuf et onze heures, à l'imprimerie du journal, sans s'occuper du reste — le père Antoine subissait une crise et il était alors parfaitement inutile de compter sur lui. Le phénomène se produisait invariablement en octobre — de préférence après le 20 — lorsque, dans l'atmosphère embrasée de la petite salle où cet excellent homme dé-

coupait les dépêches des agences, il parcourait d'un œil myope et fatigué cette brève information :

Briançon — 22 octobre. — On signale que la première neige de l'année est tombée dans la nuit.

L'usage veut qu'en France, la première neige en octobre et les premières mouches en juillet, aient les honneurs de la presse et que les journaux les plus graves annoncent leur réapparition comme un fait véritablement anormal ou, tout au moins, digne d'intérêt. Le père Antoine apprenait donc, par la feuille Havas, de onze heures et demie, qu'il avait neigé la veille à Briançon et cela lui donnait un grand coup.

— Ah ! disait-il.

C'est à partir de ce moment que la crise

commençait. Le père Antoine se levait et venait à moi.

— Monsieur !

— Eh bien !... Antoine ?

— Je... ne...

— Vous êtes malade ?

— En effet... je ne me sens pas bien, ce soir... et je vous prie de vouloir me permettre...

— Mais certainement.

Le père Antoine filait et j'étais sûr, de recevoir de lui, le lendemain, des excuses par pneumatique et une demande — toujours la même — de s'absenter jusqu'à ce qu'une fâcheuse grippe...

Or, cette coïncidence entre la grippe du père Antoine et la chute de la première neige annoncée par la feuille Havas, ne manquait point de me surprendre et si — pour respecter la liberté de chacun — je ne paraissais pas m'occuper outre me-

sure des raisons qu'avait mon collaborateur de ne point paraître au journal, j'y pensais et j'expédiais sa besogne avec l'idée que je finirais bien un jour par percer ce mystère...

Voici dans quelles conditions j'y parvins.

La fâcheuse grippe, cette année-là, s'éternisait, c'est-à-dire que le 28 octobre, le père Antoine ne donnant pas signe de vie, j'eus l'impression qu'il lui était arrivé malheur. Je me fis aussitôt remplacer et conduire rue des Fossés-Saint-Jacques où il habitait. Il était neuf heures et demie. J'arrivai devant un petit hôtel humide et d'apparence mesquine. C'était là. Je m'informai du père Antoine et bientôt, aidé du garçon d'étage, je frappai tout en haut à la porte d'une chambre.

— Frappez plus fort ! me conseilla le garçon avant de redescendre... La porte s'entre-bâilla.

— Qui est là ? dit une voix.

Je poussai la porte sans répondre... Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Un homme de quarante ans que je ne connaissais point me salua de manière insensée puis, s'approchant du lit où reposait le corps, me regarda farouchement. Il portait une redingote usée et le fameux foulard dont on nous a trop fait de fois la description pour ignorer de quelle affreuse misère il est l'emblème lamentable et honteux. Sur la table, une bougie achevait de se consumer.

— Oui, murmura soudain le personnage... Antoine s'est pendu... Vous êtes de la famille ?

— Pendu ?

— Parfaitement.

Il y eut un silence.

— Monsieur, reprit le personnage, en faisant un effort... Antoine et moi avons

servi, jadis, à Briançon au quinze-neuf, et si je vous parle de ce régiment, c'est pour vous expliquer la source des beaux rêves que nous formions alors. Je suis poète... Antoine avait l'étoffe d'un journaliste... d'un grand... et vous voyez !...

Ce n'est pas d'aujourd'hui, poursuivit-il avec une atroce amertume, que datent ces rêves... ces illusions ! La vie nous a broyés, Monsieur, l'un et l'autre... et il ne nous restait que la consolation de nous comprendre car, chaque année...

— A la première neige ?...

— C'est exact, mais vous ne pouvez savoir ce qu'était pour nous la première neige, quels souvenirs d'hiver dans les forts — l'Infernet, le Janus, la Croix de Toulouse — elle réveillait !... et nos causeries... Monsieur ! et nos espoirs de jeunes gens. Antoine était intarissable... il bâtissait l'avenir... Le beau ! Le bien !...

Quel brave homme !... Hier soir encore, Monsieur... et puis, a-t-il trop réfléchi ?... a-t-il découvert tout entier le néant d'une existence perdue ? C'est possible. Toujours est-il que ce soir, lorsque je suis monté l'attendre, comme il m'arrivait souvent de le faire (car Monsieur, ici, j'ai de quoi écrire), je l'ai trouvé pendu... Et il n'avait pas seulement fermé sa porte à clef.

PRIX GONCOURT

Dans un bistro de la rue Montmartre, le petit Blache, que le dernier prix Goncourt venait de livrer en jaquette démodée à la sympathie des foules, achevait une sorte de gueuleton littéraire entre amis et, tout décontenancé qu'il était par ce succès auquel il n'avait rien sacrifié d'une existence falote de rond-de-cuir, il pensait à son amie Mlle Loulou, la dactylo du premier service, qui était poitrinaire et qu'il avait hâte de rejoindre. Un lorgnon, aux verres moites comme le creux de ses mains, chevauchait le nez du petit

Blache. Maigre, le cheveu long, la manchette douteuse et le bas du pantalon crotté, ce jeune homme — qui pouvait, après tout, devenir quelqu'un — manquait de galbe et de physique, mais des bouffées d'orgueil lui montaient à la tête et il devait alors essuyer son lorgnon, afin de ne pas trahir l'éclat fiévreux de son regard et le machinal ricanement qui lui venait aux lèvres.

On le croyait sans ambition, effacé, presque pauvre et conciliant de nature, et c'est un peu pour cette raison que ces Messieurs de l'Académie — lassés de soutenir chacun son candidat, sans arriver à une conclusion — s'étaient mis d'accord sur son livre et lui avaient accordé leurs suffrages.

Le petit Blache faillit en claquer d'émotion, puis il se précipita chez son éditeur, afin d'expédier de nouveaux services de

presse aux grands quotidiens qu'il avait négligés, par principe, toucha le chèque de cinq mille francs qu'on lui remit et décida (car son amie la dactylo « crachait le sang ») de l'envoyer soigner dans le Midi. Ceci fait, il relut son livre *Dans la Forêt* et en conçut une magnifique opinion de lui-même.

Cependant, autour de la table, parmi les serviettes humides du bistro, les amis allumaient leur pipe. Certains, qui étaient mariés, fumaient le cigare par distinction, mais tous semblaient écœurés de vivre après ce repas de gargote et, la littérature, à quoi ils s'employaient, leur parut être, plus que jamais, besogne ingrate et mercenaire.

— Comme *le Miroir aux Trois Visages*, observa l'un d'eux, qui en était à son neuvième bouquin... Mais, pensez-vous qu'on en ait même parlé ?

— Non, répondit un autre, pas plus que de *Madame Bon-Temps* de Rodolphe Poirot. Aussi, qu'est-ce que ça prouve, le prix ?

— Pardon, fit remarquer un journaliste qu'on avait invité, il y a le bon à la caisse.

Ce fut une explosion générale de cris, de huées et de très basses injures, comme il arrive chaque fois que, devant trois pauvres bougres d'hommes de lettres, on en vient à parler argent.

— Vous avez tort, reprit le journaliste, demandez plutôt à Blache son avis sur les cinq billets... et je ne fais pas allusion qu'à cela... le prix Goncourt fait vendre. Il ouvre la porte des canards à des conditions...

Mis en cause, l'heureux auteur de *Dans la Forêt* astiqua son lorgnon. Il offrit une tournée de vieux marc pour ne pas avoir

l'air de chipoter avec la fortune et il entretint de Mlle Loulou son voisin de table qui était poète et qui ne demandait qu'à réciter ses vers, même aux enterrements.

Au fait, cette soirée — dont l'amour-propre du petit Blache saignait secrètement pour le tour qu'elle prenait — n'avait rien de particulièrement drôle. Après un livre, qui n'avait pas eu le prix, les amis en citaient un autre — chacun le sien — et, l'alcool aidant, la discussion s'anima si fort que le patron du bistro dut prier, vers onze heures, la compagnie de lui laisser fermer boutique.

Une nuit, mêlée de pluie très fine, régnait dehors sur les trottoirs luisants, les toitures aux reflets obliques et les façades de plâtre.

— Bonsoir Blache, dit un ami.

— Tu rentres ?

— Oui.

— Nous aussi, décidèrent plusieurs.

Le poète, qui récitait ses vers depuis qu'on avait payé l'addition, s'éloigna par une rue déserte, sans même s'apercevoir que personne ne le suivait pour l'entendre enchaîner les sonnets aux ballades et celles-ci à d'incroyables poèmes en prose.

La pluie tombait.

— Fait froid, murmura quelqu'un.

— Alors, mon cher...

— Bonsoir, décida le petit Blache.

Il descendit seul la rue Montmartre et, relevant le col de son pardessus, longea des devantures closes de magasins, traversa les Halles et se dirigea bientôt vers le Pont-Neuf qu'il devait prendre afin de gagner la lointaine rive gauche.

Ce n'était point de savoir son amie malade que le petit Blache souffrait, en ce moment. Il croyait entendre ses amis qui lui parlaient d'autres livres que du

sien et qui étaient jaloux. Pour eux, que la chance n'avait point favorisés, pouvait-il exister autre chose au monde qu'une injustice vis-à-vis de l'œuvre que l'on n'avait point couronnée ? Et encore, si le prix avait été décerné à tout autre livre que *Dans la Forêt !...* les bons romans n'avaient point été rares, justement.

— Enfin, soupira le jeune homme, qu'est-ce qu'il a, mon livre ? Il n'est pas bien ?

Un soldat de la coloniale, à qui certes le petit Blache ne demandait point son avis, l'arrêta près du pont.

— L'civil ! commença-t-il. Où qu'il est le pont, siouplaît ?

— Quel pont ?

— Un pont !... J'sais pas, faut que j'traverse le fleuve. Tu vois... y a-t-il un pont, par là ?

— Vous y êtes, fit le petit Blache impatienté.

— Ça, par exemple, c'est épatant, admira le militaire dont l'ivresse se traduisait par de subits étonnements.

Il ajouta :

— C'est épatant.

Puis s'accrochant au petit Blache :

— Mon vieux, annonça-t-il d'une voix pâteuse, faut que j't'explique rapport à quoi je m'ai noirci avec des copains qu'on s'est connus à Tuyen-Quan. T'sais, à Tuyen-Quan... on avait fait une virée par là. C'est pas les tours, les autres tours ni tous les tours qu'ça change rien à rien... La preuve... Qu'ça soye à Tuyen-Quan, sur la rivière Claire ou sur le Song-Koï, partout, histoire qu'un colonial il se débrouille pas, c'est pas possible.

— Ah ! fit poliment le jeune auteur de *Dans la Forêt*.

— J't'écoute, affirma le soldat de la coloniale.

Il eut un geste pour exprimer il ne savait quelles choses profondes et, désignant le ciel noir, l'eau du fleuve, la pluie fine qui tombait dans la lumière des becs de gaz, il cracha devant lui.

— La preuve, reprit-il, avec une intention baroque... J'suis noir. Voilà... Comprends-tu ? Et c'est pas seulement, pour cette raison, que j't'en cause. Non... C'est plutôt, rapport qu'un colonial comme que j'suis et les copains, t'sais... tu peux chercher les mêmes autre part et les voir s'épater. Panam ? Non, mais... ! Qu'est-ce qu'ils fabriquent dans le patelin ? Du même au même que la vie de dépôt, s'pas? T'as voyagé ?

Le petit Blache hâta le pas.

— J't'parle, affirma l'autre solennellement, ou bien qu'tu serais de la contrée ?

Eh ! dis...

— Oui, avoua le petit Blache.

— Tu connais rien alors, émit paisiblement le colonial.

— Mais...

— Quoi ? mais... J't'dis qu'tu connais rien... Tu as été là-bas ? Non. T'as vu les gars de la Légion et les transports, Aden, la mer Rouge et tout, toute la vie qu'est une sacrée vie, dans la brousse ? T'as-t'y connu tout ça ? Non. Et même, si qu'tu s'rais noir, y aurait du bon, s'pas ? Penses-tu ! T'es même pas noir. Je t'vois d'ici... T'es dans un bureau.

Le petit Blache se laissait « habiller » sans répondre et, remorquant à son bras l'ivrogne ébloui par ses souvenirs, il en éprouvait une sorte d'humiliation qu'il voulait vaincre. Le soldat s'arrêta.

— Venez, lui dit le petit Blache, nous arrivons.

Lui-même fit un effort car, à l'amertume que lui avait causée la soirée morne, le dîner médiocre, l'envie mal déguisée des amis, s'ajoutait le malaise de cette singulière rencontre. Il se sentit diminué. Enfin :

— J'ai eu le prix Goncourt, dit-il, et se prenant à sourire d'une pareille confidence, il regarda celui à qui il l'avait faite.

L'autre le contempla, plein d'une stupeur où se lisait toute son ignorance.

— Oh ! oh ! bégaya-t-il.

Mais son visage soudain s'illumina car il voyait les quais de l'autre rive. Et il dit alors pour féliciter son compagnon, ou peut-être tout simplement pour manifester la joie qu'il éprouvait d'avoir trouvé le pont qu'il cherchait depuis des heures et qu'il avait franchi.

— Mon vieux !... sans blague... ça... ben, mon vieux... Ça, c'est une affaire !

JACK

...Il y avait déjà longtemps que Jack parlait de nous quitter et de regagner Londres où l'attendaient de machinales occupations, quand il arriva chez le père Courte, aux Halles et, parfaitement ivre, entreprit de baiser la main aux dames. Les « dames », ce soir-là, dévoraient des tranches de veau froid qu'elles arrosaient de saumur, et Jack se fit également servir une tranche de veau et un verre de vin blanc puis, comme les plus agréables de nos amies étaient accompagnées de fêtards sans apparence, il se mit à rire de lui-même et me dit :

— Buenas tardes, senor.

Pourquoi Jack, qui était venu à Paris sous prétexte d'y apprendre la langue, s'énonçait-il toujours en espagnol ? Je ne sais mais, comme ces sortes de choses ne me regardent point, je prenais Jack tel qu'il était, c'est-à-dire un assez curieux gentleman, prompt et courtois et capable encore de discerner un poète d'un bonneteur quand bien même tous les poètes du monde se seraient présentés à ses yeux sous un autre aspect que celui d'un absolu désintéressement. Nous fîmes connaissance, Jack et moi, au Gyri's-bar du Quartier Latin où fréquentait le dimanche soir la jeunesse des écoles, et nous nous trouvâmes si providentiellement faits pour nous entendre que nous ne nous quittâmes de quinze jours. Ce laps de temps permit à Jack de me raconter son histoire. Or ce n'est pas de cette histoire que je

me suis promis de vous entretenir, mais de celle qui hâta ce soir-là le départ de Jack pour Londres, dans des conditions qu'il n'avait pas prévues.

— Alors ? lui demandai-je.

Jack ne me répondit point sur le moment. Il mangea son veau, but son verre, commanda coup sur coup trois whsky qu'il avala très bien et me jeta, dans la langue de Cervantes (à l'en croire) une très longue phrase entortillée qui pouvait être à peu près résumée en ces termes :

— Crois-tu qu'ça soye marrant pour ma pomme d'être encore fleur ?

— Ah !

— Mais pas un, poursuivit Jack en retournant la doublure de ses poches.

Il frappa sur la table, essaya de sourire, n'y parvint pas et se perdit dans de saumâtres méditations...

Dans la salle, cependant, les deux musi-

ciens, que le père Courte payait pour entretenir le prestige de son établissement, unissaient le chant rêche d'un violon aux gémissements d'une guitare sépulcrale et les femmes se mettaient à tourner. Je les regardais. Jack aussi les regardait, mais sans les voir, car il répétait de temps à autre qu'il n'avait plus un sou, sans se préoccuper de l'effet que produisait sur le père Courte une semblable révélation.

A la fin, Jack se leva, et l'incroyable musique de l'endroit changeant sans doute le cours de ses pensées, il saisit au hasard une des femmes dont il avait baisé la main et l'emporta dans un tourbillon.

— Ollé ! clama le guitariste.

Jack dansa. Il but à ma table de nouveaux alcools, vociféra des airs de gigue, repartit entre les couples en pressant dans ses bras une seconde malheureuse, revint boire, accompagna l'orchestre du rythme

des claquettes où il déployait un immense talent puis, faisant un signe aux musiciens, commença de chanter des chansons anglaises sans cesser de frapper le plancher de la salle de ses semelles infatigables.

C'est alors que survint un monsieur d'aspect correct et jovial, qui portait de blancs favoris assez courts, encadrant une figure poupine, rouge et vernie comme une pomme. Le monsieur s'assit. C'était Barington junior, l'entraîneur. Il écouta Jack, serra la main du père Courte et, quand la chanson fut finie, joignit ses applaudissements à ceux de l'assemblée. Quelqu'un fit la quête, puis la musique et les danses reprirent. Mais Jack ne dansait plus. Assis près de moi, il se tenait très raide, attentif à je ne sais quels souvenirs et tout à fait indifférent à ce qui l'entourait. De sa table, Barington l'en-

traîneur se pencha. Je le vis écarter une bouteille, se pencher davantage, regarder Jack.

— Hé ! fis-je à mon camarade, tu l'connais, c'pays-là ?

— Y usted ? me répliqua-t-il.

— Moi ?

La physionomie du monsieur correct et jovial prit une expression singulière.

— Attention, pensais-je en moi-même... Jack y aura fait des blagues, au type, et l'type le reconnaît... C'est drôle. Jack va certainement se trotter.

Mais ce qui se passa fut de beaucoup plus simple.

Barington junior après avoir contemplé Jack avec une sorte d'intensité dont je ne pus définir le caractère, appela le père Courte, lui désigna mon camarade et le père Courte vint parler à Jack qui se mit aussitôt sur ses pieds et se dirigea, comme

un automate, vers la table de l'entraîneur où il s'assit après avoir serré la main de ce monsieur.

— Anna, dit une fille à sa voisine, t'as vu Jack ?

Nous avions tous vu Jack et le regardions tandis que Barington l'entraîneur lui parlait. Ce que dit Barington à Jack, nous ne pouvions l'entendre, mais il me sembla que ce pouvait bien être (pardonnez-moi le mot) une engueulade, car Jack baissait la tête comme un petit enfant à qui le clergyman fait la leçon. Cette leçon dura bien un quart d'heure. Puis Barington junior écrivit sur la table je ne sais quels chiffres qu'il additionna, sortit un énorme portefeuille de sa poche, compta quelques billets et les tendit à Jack.

Anna souffla :

— Veine ! ah ! c'qu'on va rire.

Jack empocha les billets. Enfin, sur un geste de son généreux compatriote, il se leva, mit sagement son caoutchouc, ses gants et son chapeau et s'en alla sans saluer personne.

Ainsi nous quitta Jack que je n'ai revu de ma vie et nous n'aurions jamais su où il était parti si le lendemain la même Anna, qui s'était réjouie trop tôt, ayant pris le soin de relever les chiffres écrits sur la table par Barington junior l'entraîneur pour les additionner chez elle, ne nous avait révélé qu'ils faisaient juste le prix, par Calais, d'un voyage Paris-Londres, en seconde classe, avec un léger viatique...

LES AMANTS DÉSESPÉRÉS

au souvenir de Jean Pellerin.

— Eh ! bien, mais quand nous n'aurons plus d'argent, dit Irène à Lucien, nous nous tuerons !

Le jeune homme eut un sourire heureux et il baisa la main qu'Irène appuyait sur son visage.

— Nous nous tuerons, répéta-t-il très simplement.

C'était un soir de mai. De leur chambre dont la fenêtre ouvrait sur le grand balcon de l'hôtel, les deux amants découvraient les sommets blancs et bleus du massif

de Belledone dont certaines masses neigeuses étincelaient.

— La mort, commença Lucien, que cette idée ne troublait pas... ici...

— Avec toi ! murmura la jeune femme.

Il la serra contre lui davantage et ses yeux clairs cherchèrent les yeux profonds d'Irène.

— Je vous aime ! affirma Lucien.

Sa voix pure, son beau regard, sa bouche au dessin ferme et chaud, ses cheveux qu'il portait en arrière du front, Irène ne s'en lassait pas. Plus âgée que son amant, dont les dix-neuf ans étaient une splendeur, elle savait que l'amour a de terribles lendemains. C'est pourquoi, toute à son bonheur, elle était prête à l'abolir d'un coup, dans cette pièce, le jour où la femme de chambre monterait la facture qu'ils ne pourraient régler.

Lucien poursuivit :

— J'ignore quelle force est en moi... Quelle force inutile, trop étrange, inconnue... Le sentez-vous ? Et n'avez-vous pas, comme moi, l'immense désir de vous abandonner ce soir, sans pensée ni calcul, à cette chose qui n'a pas de nom ?

— Mon amour ! dit Irène.

Elle frissonna. Penché sur elle, le jeune homme écrasa ses lèvres sur l'épaule nue de sa maîtresse et il se tut, car il éprouvait un si grand désir qu'il voulait le changer en souffrance. Mais il n'y parvenait pas. Irène lui rendait ses baisers et la lumière du soleil remontait lentement dans le ciel tandis qu'avec un cri mélancolique et dur, les hirondelles achevaient leurs glissades...

Grenoble est la ville des amants. La jeune femme le savait et, si elle avait choisi Grenoble de préférence aux stations encombrées de la côte basque, c'est qu'elle

voulait goûter une dernière fois à cette savoureuse et plaisante volupté qui s'y dispense. Lucien le voulait également. Que n'aurait-il admis quand Irène en avait décidé ? Son unique désir était de prévenir ceux de sa maîtresse et de ne jamais lui montrer quels scrupules il avait parfois de ne posséder, pour toute richesse, que son élégante, oisive et gracieuse personne. Irène n'en demandait pas plus. Elle-même avait un corps dont Lucien s'extasiait, des yeux profonds et noirs, une bouche aux dents charmantes et, quand ces deux êtres passaient dans la rue, on était frappé qu'ils fussent à ce degré de réciprocité faits l'un pour l'autre. Ils ne l'ignoraient point et la joie qu'ils éprouvaient à le reconnaître mieux que personne leur donnait une naturelle indifférence pour tout ce qui n'était pas eux.

Cependant, quand ils furent couchés, un sentiment d'étonnement qu'ils n'avaient jamais éprouvé les saisit...

Lucien pensait aux paroles qu'Irène avait dites et il se demandait quel jour serait celui où ils devraient, sans faiblesse, arrêter l'heure de leur double suicide. Cette heure ne l'épouvantait pas. Il en était même curieux, mais il ne pouvait s'empêcher de trouver, maintenant, à l'idée de la mort, quelque chose de troublant qui l'attirait à la manière d'un regard trop profondément attentif.

Surprise, la jeune femme demanda :

— Vous avez peur ?

Il se taisait.

Elle répéta, peinée :

— Vous avez peur, Lucien. Je le sens... Je le sais et je ne comprends pas... Oh ! ne me laisse pas ainsi. Moi-même !

Il la prit dans ses bras.

— Ce n'est rien, assura-t-il, en détournant la tête. Cela passera... D'ailleurs, nous avons le temps de nous préparer, et je vous promets de montrer du courage.

— Lucien, dit alors Irène. Sais-tu combien il nous reste d'argent ?

Il frémit :

— Allons ! fais vite, ordonna-t-il d'une voix atroce.

— Quatre-vingt-dix francs, avoua la jeune femme.

Elle était calme, elle parlait et Lucien s'étonnait, à l'entendre, de l'assurance dont elle faisait preuve. Il n'osait pas la regarder. Leurs visages, pourtant, étaient si rapprochés que leurs bouches se touchaient presque. Elles s'unirent un long moment. Puis le jeune homme retomba dans ses réflexions cependant qu'Irène racontait, sans en finir, une histoire comparable à la leur, une histoire sans suite...

étonnante et pleine, à tout moment, d'imprécision.

La journée du lendemain fut une journée bien singulière, car Lucien acheta l'arme avec laquelle la jeune femme et lui-même se tueraient. Le soleil brillait. La lumière scintillait et les passants des rues riaient et plaisantaient. Tout paraissait vivant, animé, joyeux. Les glaces des devantures renvoyaient de longs éclats aveuglants et blancs. Les voitures roulaient légèrement et le canon de l'arme, que Lucien choisit, étincelait gaîment dans la boutique, entre ses doigts. Il sortit. Irène l'attendait sur le trottoir. Elle souriait ; il lui répondit du même sourire, puis il lui prit le bras et marcha pensif, à côté d'elle. Il n'avait pas peur à présent. L'amour l'emplissait d'une griserie légère et voluptueuse. Qu'aurait-il craint ? Les rues étaient claires. Ils allaient

et rien ne leur semblait plus doux au monde que cette sensation profonde et merveilleuse de se donner le bras au grand jour, sans livrer à quiconque le secret qu'ils avaient en eux.

— M'aimez-vous toujours ?

— Toujours, répondit-il sans faiblir.

— Je suis heureuse, ajouta la jeune femme... heureuse ! heureuse !

Sa main pressa celle du jeune homme.

— Et je vous aime, dit-elle ensuite tristement, je vous aime plus que ma vie.

Lucien reprit :

— Ma vie vous appartient. Pourrais-je vivre sans vous ? Irène, souvenez-vous du jour de notre rencontre à Paris. Je vous ai prise...

— Tu m'as volée !

— Oui... Peut-être ! Volée !... Nous étions d'avance l'un à l'autre et vous l'avez compris, car vous avez quitté votre amant

aussitôt... sans une lettre... sans le moindre billet...

— Mon amour !

— Ne regrettez-vous rien ?

— Et toi ?

— Rien, fit Lucien avec force.

Irène leva les yeux au ciel. Elle vit la cime des arbres se détacher sur l'azur et la lumière chaude et brillante l'éblouir. Ils se turent.

Leur promenade les avait conduits jusqu'à l'île Verte que l'Isère entoure de sa boucle d'eau limpide et bruissante. Les branches par moments cachaient le ciel et la route qu'ils suivaient se perdait dans l'épaisse et molle verdure qui, de toutes parts, s'élevait, se répandait ou s'amoncelait avec une folle extravagance. Une odeur savoureuse de forêt, pénétrante, un peu âcre, chargeait l'air.

Irène s'assit sur un banc.

— Rappelez-vous, disait à nouveau Lucien.

Elle regarda fixement devant elle et, tandis que le jeune homme, qui se tenait debout, évoquait les premiers jours de leur liaison, elle pensait à ces heures disparues dont elle refuserait bientôt jusqu'au souvenir. Et, pour la première fois, Irène comprit combien il est pénible de vouloir s'arracher à la vie... Un air d'autrefois, que jouaient à Nice les tziganes, à l'époque où Lucien ne l'avait pas ravie à son amant, un air nostalgique et cruel lui revenait à la mémoire. Elle essaya de le chasser... Cet air lui poignait le cœur d'une telle détresse aujourd'hui ! Il la ramenait aux jours faciles de son existence. Savait-elle alors ce que lui réservait l'avenir ?... Et l'avenir, c'était ce soir... demain. Irène soupira.

— Qu'avez-vous ? s'informa Lucien.

Elle tenta de sourire. Il était pâle.

— Je n'ai rien, murmura Irène avec fermeté.

Mais une image qu'elle voulait détruire la hantait.

— Avez-vous mal ?

— La fraîcheur m'a saisie, répliqua-t-elle. Allons-nous-en. Veux-tu ?...

Il lui offrit la main pour l'aider à se lever et quand elle fut debout, à son tour, elle lui donna sa bouche à baiser, gravement, tandis que l'image de son bonheur de jadis la poursuivait encore avec une froide et dure obstination.

Ils ne dînèrent pas à l'hôtel ce soir-là, mais au restaurant et n'eurent point d'appétit. On les servit sous une tonnelle. Il faisait doux. La nuit tombait et la petite lampe qu'ils avaient sur leur table attirait de gros papillons bleus qui venaient s'y brûler les ailes. Irène les plai-

gnait, car tout ce qu'elle voyait à présent lui était prétexte à s'attendrir.

— Vous me faites beaucoup de peine, dit Lucien. Irène, je vous en prie. Parlez-moi. Pourquoi n'êtes-vous plus la même ?

— Je pense à cette chose.

— J'y pense aussi, ne put s'empêcher d'avouer le jeune homme.

Ils se contemplèrent en silence.

— Mais il le faut, poursuivit Irène.

— Oui, précisa Lucien... Vous perdre ou vivre avec le peu d'argent que nous saurions gagner m'est impossible.

— Nous avions fait de tels projets, Lucien !

— N'y songez plus, implora-t-il.

Irène sourit avec contrainte.

— Vous le voyez, mon amant très cher... J'obéis. Je n'y songe plus... Ma vie s'arrête à vous. Ensuite, il n'y a rien.

Il s'approcha d'elle.

— Il n'y a rien, non, rien... murmura-t-il, la voix changée. Soyez forte. Tout à l'heure, nous rentrerons, nous...

— Déjà ! fit Irène.

— Ce sera notre dernière nuit. Avez-vous peur ?

— Peur ?

— Non. Vous n'avez pas peur, je vous le jure. Ma chérie, que cette dernière nuit a d'attraits pour moi ! que de charmes ! Je ne vous ai jamais tant désirée qu'à présent !

Lucien s'arrêta. Il voyait des larmes couler des yeux de sa maîtresse et il redoutait, pour elle comme pour lui, qu'une faiblesse indigne de leur amour les empêchât au dernier moment de le détruire.

A onze heures, quand ils eurent regagné leur chambre, la fenêtre ouverte laissait arriver de la terrasse d'un café voisin la musique de l'orchestre. Ils s'attardèrent

à l'écouter. Et cela, peu à peu, leur donnait un courage nouveau, lent et triste... Les violons jouaient un air de danse qu'Irène et Lucien connaissaient. C'était encore des souvenirs ; chaque chose leur en rappelait d'autres et ils se tenaient immobiles et enlacés avec un poids immense sur la poitrine. A la fin, l'orchestre se tut. Les clients se dispersèrent et les garçons de café s'empressèrent de ranger les tables et les chaises, comme ils le faisaient tous les soirs.

— Il est près de minuit, observa Lucien.

Irène reprit :

— Nous nous coucherons à minuit, voulez-vous ?

— A votre heure, dit-il, mais vous allez prendre froid. Ne restez pas dehors.

Elle répondit avec un sourire étrange :

— Qu'est-ce que cela peut donc faire ?

— C'est juste, répliqua-t-il pour cacher son trouble... Ce soir...

— Ce soir est à nous... Le dernier... Ah ! Lucien, ne peux-tu croire que l'amour, quand il en arrive à cette limite, ne soit pas assez fort pour nous affranchir entièrement ? Tu le vois... Je suis prête à mourir la première dans cette chambre nue et quelconque d'hôtel. Cela ne me paraît en rien déraisonnable. Nous sommes des amants excessifs et de notre passé rien ne peut plus, même à cette heure, nous donner d'amertume. Je ne me plains pas. Celui à qui tu m'as prise en souffrira... Qu'il souffre !... Car il m'aime... Il m'écrivait encore, et si je ne t'en ai jamais parlé, c'était pour ne pas assombrir notre bonheur. Je n'ai pas répondu à ses lettres et tu vois, Lucien, ce que le manque d'argent nous oblige d'accomplir !

— Hélas !

— Je n'en ai, comme toi, nul chagrin... Regarde... que la nuit est pure !

— Minuit sonne ! dit Lucien.

Ils fermèrent la fenêtre et se déshabillèrent. Un calme profond s'emparait d'eux et les empêchait d'apporter dans leurs gestes la moindre hâte. Ils en faisaient l'un et l'autre la remarque et Lucien se coucha.

Il avait placé sous l'oreiller le revolver chargé, dans son étui, et il attendait qu'Irène le rejoignît pour savourer, comme il le redoutait, cette angoisse terrible que deux amants qui doivent se séparer connaissent et s'émerveillent de pouvoir endurer. Elle ne lui fut pas épargnée. Irène fut bientôt dans ses bras et les caresses qu'elle lui donnait avaient une fureur dont il devinait trop bien la cause. Elle ne parlait pas. Il l'étreignait

silencieusement et il ne pensait qu'au corps de sa maîtresse dont le mouvement répondait au sien avec une si étroite union. Son être entier l'éprouvait et c'était leur suprême plaisir que de ne rien imaginer qui pût troubler la sensation de plénitude ardente et de houle acharnée de leur chair. Ils s'aimèrent longtemps, éblouis d'eux-mêmes. La mort ne les effrayait plus et quand Lucien, au moment où l'aube se levait dans les persiennes, dit à Irène :

— Regardez... ma chérie ...La femme de chambre avait déposé, hier au soir, la note sur la table.

Irène répondit :

— Ah ! oui... je...

Elle-même prit l'arme, sous l'oreiller, et la débarrassa de son étui.

— Où êtes-vous ? questionna-t-elle.

— Près de vous.

— Donnez-moi vos yeux, votre bouche.

Elle l'embrassa fiévreusement.

— Irène ! Irène ! gémissait-il.

La jeune femme détourna la tête de Lucien et pressa la détente.

— Mon amour ! cria-t-il.

Il se pencha sur elle avec une épouvante horrible. Le revolver avait glissé contre sa poitrine. Il s'en saisit, embrassa une dernière fois sa maîtresse et se leva du lit.

Lucien s'arrêta devant l'armoire à glace. Il se vit. Il distinguait confusément les draps défaits, le corps étendu d'Irène. Alors, il choisit bien la place, appuya l'arme sur sa tempe et les gens, qui étaient accourus à la première détonation, en entendirent une seconde qu'accompagnaient, par terre, la chute d'un corps et celle, qui retentit très nettement, du revolver.

VÉNUS DES CARREFOURS

Vénus des carrefours, efflanquée, mauvaise et maquillée, aux cheveux en casque, aux yeux vides qui ne regardent pas, mais aux lèvres plus rouges que le sang et que la langue mince caresse, tu m'as connu flairant l'ombre que tu laissais derrière toi. Me voici — comme autrefois — dévoré du tourment cruel de te rencontrer au coin de basses ruelles où la lumière fardée des persiennes coule le long des murs... J'ai longtemps tourné dans ce quartier désert. Je connais pourtant des bars aux glaces refléchissant de blancs visages ; je connais des

promenoirs brûlants où le désir des hommes s'exalte dans l'arrogance, des maisons pleines de femmes, des salons étouffés dans les velours chauds, les odeurs et les satins miroitants. Je connais des comptoirs aux murs de lèpre grise. Je connais d'étranges boutiques où les vendeuses se donnent habillées, des chambres que la rumeur de la rue assiège pendant qu'un corps à moitié nu tremble et gémit sous des caresses, des terrains vagues peuplés de souffles, des caves humides et des greniers d'où l'on entend chanter la pluie. Tu n'aurais qu'à me citer les rues de la Ville et je te dirais qu'à tel étage de vieilles prostituées attendent l'homme qu'elles fouetteront et dont elles fouleront la chair avec les hauts talons de leurs bottines et les langues minces et déliées d'un martinet cruel.

Donnant sur des cours noires dont les dalles toujours mouillées blanchissent à de

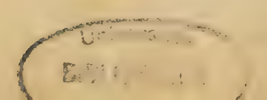
lointains reflets du jour, des loges étroites reçoivent des couples qui, jusqu'à la nuit, s'acharnent à souffrir...

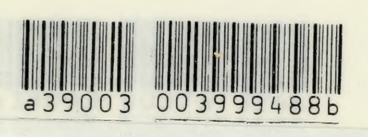
Vénus, ta nudité d'ivoire, vénéneuse et fleurie d'images symboliques, hante mes longs après-midi d'hiver. Que d'instants j'ai passés, devant le feu qui rougeoyait, à me rappeler ton visage et le grand rire silencieux qui te tordait la bouche. Le jour brumeux restait suspendu dans l'air et, quelquefois, le cri des remorqueurs, montant du fleuve, arrêtait ma vie...

Vénus, n'étais-tu pas cette poupée, sans cheveux, ni dents, peinte et sans voix ?... D'horribles et lentes voluptés m'ont attaché sur toi. Masque effrayant, tes yeux de plâtre avaient vieilli !

TABLE

5104. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie




a39003 003999488b